

L'Ombre d'Imana

Véronique Tadjo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ACTES SUD

VÉRONIQUE
TADJO

L'Ombre
d'Imana

VOYAGES JUSQU'AU BOUT
DU RWANDA



L'OMBRE D'IMANA

Voyages jusqu'au bout du Rwanda

Invitée en 1998 au Rwanda dans le cadre d'une résidence d'écrivains, l'Ivoirienne Véronique Tadjo découvre un pays saccagé, marqué par la guerre et les conséquences du génocide. Cherchant des réponses à l'horreur dans l'écriture, elle témoigne, puis donne la parole à ceux qu'elle a croisés : les prisonniers, les victimes, les femmes, les malades, les enfants perdus, les réfugiés, tout un peuple qui aujourd'hui raconte la douleur et la peur.

“Je parlais avec une hypothèse, écrit Véronique Tadjo : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur.”

Véronique Tadjo vit actuellement en Afrique du Sud. Elle a écrit plusieurs romans et recueils de poèmes et consacré une partie importante de son œuvre à la jeunesse. Chez Actes Sud, elle est également l'auteur de Reine Pokou (2005) et de Loin de mon père (2010).

Photographie de couverture : © Catherine Millet, 2005

DU MÊME AUTEUR

LATÉRITE (poèmes), Hatier, “Monde noir Poche”, Paris, 1984.

LE ROYAUME AVEUGLE (roman), L’Harmattan, “Encres noires”, Paris, 1991.

A VOL D’OISEAU (roman), L’Harmattan, “Encres noires”, Paris, 1992.

CHAMPS DE BATAILLE ET D’AMOUR (roman), Présence africaine / Nouvelles éditions ivoiriennes, Paris / Abidjan, 1999.

A paraître :

A MI-CHEMIN (poèmes), L’Harmattan, Paris, 2000.

© ACTES SUD, 2000

ISBN 978-2-330-09551-2

Photographie de couverture :

© Catherine Millet, 2000

Véronique Tadjo

L'OMBRE
D'IMANA

Voyages jusqu'au bout du Rwanda



*A tous ceux qui sont partis
mais qui restent encore en nous.*

LE PREMIER VOYAGE

Cela faisait longtemps que je rêvais d'aller au Rwanda. Non, "rêver" n'est pas le mot. Cela faisait longtemps que je voulais exorciser le Rwanda. Me rendre à l'endroit même où ces images télévisées avaient été filmées. Ces images qui avaient traversé le monde en un éclair et laissé une marque d'horreur dans tous les esprits. Je ne voulais pas que le Rwanda reste un cauchemar éternel, une peur primaire.

Je parlais avec une hypothèse : ce qui s'était passé nous concernait tous. Ce n'était pas uniquement l'affaire d'un peuple perdu dans le cœur noir de l'Afrique. Oublier le Rwanda après le bruit et la fureur signifiait devenir borgne, aphone, handicapée. C'était marcher dans l'obscurité, en tendant les bras pour ne pas entrer en collision avec le futur.

Bien sûr, je ne formulais pas les choses comme cela. Je voulais juste y aller parce qu'il fallait que j'y aille.

Parfois, quelqu'un vous dévoile un secret que vous n'avez pas sollicité. Vous êtes alors écrasé par un savoir trop lourd. Je ne pouvais plus garder le Rwanda enfoui en moi. Il fallait crever l'abcès, dénuder la plaie et la panser. Je ne suis pas médecin mais je pouvais quand même essayer de m'administrer les premiers soins.

Comme j'étais invitée en Afrique du Sud pour une conférence quelques jours avant mon voyage au Rwanda, je me suis dit que c'était un bon point de départ. L'Afrique du Sud post-apartheid pourrait peut-être apporter quelques réponses à mes questions, en particulier en ce qui concernait le problème de la réconciliation à l'échelle nationale. Et puis, mon premier contact avec ce pays entraînerait d'autres voyages, j'en étais sûre. L'Afrique du Sud fait partie de notre mémoire collective.

Je ne m'attendais pourtant pas à faire ma première rencontre avec le Rwanda, là-bas.

DURBAN, AFRIQUE DU SUD

Un parking sur le bord de la plage.

La vie a des hasards qui ne se discutent pas.

L'homme surveillait les voitures dans le parking où nous nous sommes garés.

Il est arrivé il y a huit mois en passant par le Zaïre. Il a marché depuis le Rwanda. Il vit dans un township, dans une petite chambre qu'il partage avec d'autres, échoués ici, comme lui.

Il a fui jusqu'à la mer.

Je n'ai vu que ses yeux. Ils étaient recouverts d'un voile opaque. On ne pouvait rien lire d'identifiable dans son regard. C'était énorme, une noyade. Il semblait incapable de capter la vie avec ces pupilles-là, de reconnaître le soleil, le ciel, la ville. Ses yeux étaient ceux d'un prisonnier, des yeux aveuglés par l'obscurité et le vide.

Pendant une fraction de seconde, un vertige m'a traversé la tête. Derrière nous, la mer grondait et les vagues se brisaient sur la plage. L'embrun mouillait la peau.

L'homme avait remué les lèvres. Je l'entendis me demander ce que j'allais faire chez lui, au Rwanda.

JOHANNESBURG

Je n'ai pas pu avoir un vol direct de Johannesburg à Kigali. Passer par Nairobi m'aurait fait perdre un ou deux jours. Je choisis de faire Johannesburg – Paris – Bruxelles – Kigali d'un trait. L'agent au sol m'apprend qu'il ne peut pas enregistrer ma valise au-delà de Paris. L'ordinateur (?).

Le voyage se passe bien mais je n'arrive pas à dormir. Je regarde par le hublot le ciel noir parsemé d'étoiles. Je pense à ma mère. Ce n'est pas possible qu'elle soit partie. Je la sens près de moi. Je la sens encore là. J'ai l'impression qu'elle m'accompagne, qu'elle me tient la main sur ce chemin où il va falloir rencontrer la mort.

PARIS – BRUXELLES

Sans problème. Mais à l'arrivée, c'est la course. Je dois récupérer ma valise puis passer l'enregistrement pour Kigali en moins d'une heure. L'aéroport est bondé. J'ai du mal à me repérer. Ma valise n'apparaît pas. J'aurais dû m'en douter. Il ne me reste plus qu'une demi-heure. Je vais au comptoir de la compagnie aérienne. Je m'affole, je vais rater mon avion. "Faites une déclaration de perte à Kigali !" Je n'ai pas le temps de discuter. La porte d'embarquement est loin. Je ne dois pas rater ce vol.

SABENA VOL 565

Je suis là, bien assise, enfin. Je suppose que cela aurait pu être pire. Je n'ai pas pris d'assurance bagage comme on me l'avait conseillé avant de partir.

Heureusement, j'ai dans mon sac à main ma trousse de toilette, tous mes papiers et objets de valeur. Pas d'habits de rechange. On verra sur place.

L'avion est presque vide. J'ai la rangée pour moi toute seule.

Un groupe de passagers, des Rwandais, rient beaucoup. Ils n'arrêtent pas de parler depuis le décollage. La jeune femme avec eux est grande et belle, son rire communicatif. Je ne sais pas encore qu'elle deviendra une amie. Les hommes ont la quarantaine et sont élégants, sans doute des cadres de l'administration ou d'une organisation internationale.

Des religieuses en bleu parlent doucement.

Un couple assez âgé voyageant avec leur bébé fait un scandale au moment du repas parce que le biberon tarde à venir. Belges ? Français ?

Ils ne vont probablement pas jusqu'à Kigali. Le vol fait escale à Nairobi.

Le couple demande aux Rwandais de baisser la voix, le bébé vient de s'endormir.

Je lis le journal. Les touristes assassinés en Ouganda font encore l'actualité. Cette fois-ci, c'est un article de fond. Le journaliste souligne que partout dans le monde, le tourisme comporte des risques certains.

Huit étrangers parmi lesquels un couple d'Américains ont été massacrés dans la jungle ougandaise par, selon des sources bien informées, des rebelles hutus. Malgré le terrain abrupt et les insectes, les touristes étaient venus dans l'espoir d'observer des gorilles.

Le journaliste cherche à savoir qui est à blâmer, depuis l'agence de voyages jusqu'aux autorités administratives et politiques ougandaises qui ont négligé d'informer les touristes du danger qu'ils couraient.

Quant à moi, on ne pourra pas dire que je ne l'étais pas. A la fin de l'article, le journaliste donne la liste des pays à hauts risques :

L'Angola, le Rwanda, le Burundi, les deux Congo, la Sierra Leone et la Guinée-Bissau, le Soudan. A ceux-là s'ajoutent l'Iran, l'Irak, l'Afghanistan, la

Bosnie et la Serbie.

Je me dis qu'on peut se faire tuer dans bien d'autres endroits. A New York, Johannesburg, Durban, Lagos, Nairobi ou Abidjan.

Je me demande soudain si ma nationalité ivoirienne serait un atout ou une condamnation.

J'ai sommeil.

Je n'arrive pas à dormir. Mon esprit tourne à cent à l'heure. Je mets les écouteurs et tente de regarder le film. Mais je ne peux me résoudre à suivre cette histoire d'amour hollywoodienne. Je lis un peu.

Nous approchons de Kigali. Je n'ai pas de visa d'entrée. Une lettre d'invitation devrait faire l'affaire. Je compte mes dollars. On m'a conseillé d'en prendre, il paraît que c'est plus simple que les francs français. Je songe à ma valise. Quelles sont mes chances de la retrouver ? J'essaie de me souvenir de tout ce qu'il y a dedans.

A l'arrivée, je dois passer par l'immigration. On me fait entrer dans une petite salle. Plusieurs personnes attendent. Quand vient mon tour, l'officier s'adresse à moi en anglais. Il veut savoir ce que je vais faire au Rwanda. Il est souriant et me parle avec courtoisie. Il a l'air d'apprécier le fait que je puisse m'exprimer en anglais. Cette langue me servira à plusieurs reprises au cours de mon séjour. Les Rwandais anglophones viennent d'Ouganda ou de Tanzanie où ils vivaient en exil depuis plusieurs décennies. Les hauts cadres du FPR, l'armée ayant libéré le pays, sont principalement d'origine ougandaise. Ce sont les dirigeants d'aujourd'hui.

L'officier me délivre un visa sur une feuille volante. Mais il me faudra quand même passer au ministère de la Sécurité nationale pour reprendre mon passeport car ils décident de le garder.

KIGALI

De loin, la ville semble avoir tout oublié, tout digéré, tout ingurgité. Les rues sont pleines de monde. Le flot des voitures est permanent. Chacun veut se faire une place, tout recommencer.

Marcher nonchalamment dans les rues et regarder la vie passer. Acheter des bananes à un étalage, rire avec des gamins, parler à quelqu'un dans la rue, attendre à un feu rouge que le petit bonhomme vert se montre, acheter le journal, boire un Coca-Cola dans un kiosque, vivre dans Kigali comme si le passé n'avait été qu'un mauvais souvenir. Les visages me semblent familiers. Tout est tellement comme chez moi que cela me brise le cœur.

Quand Kigali est en paix, Kigali est très calme.

La nuit tombe. Elle est dense. Des points de lumière décorent les collines comme des bougies sur un arbre de Noël. Les phares des voitures trouent l'obscurité, là-bas, au loin. Tout est au ralenti, calmé par la fin du jour. Les

réverbères jettent une clarté monotone. L'air est frais, la terre tiède.

Près d'un immeuble, sous les arbres endormis, des tables rangées, des chaises retournées attendent le prochain lever du soleil. Dans les maisons alentour tout semble aller de soi. Le son de la télévision glisse dans les allées. Des bruits de friture, de l'eau qui coule, une voiture qui démarre, la voisine qui appelle son enfant. Des silhouettes se découpent contre les fenêtres, spectacles d'ombres chinoises derrière des rideaux tirés. La nuit ressemble à toutes les autres.

La lune est un demi-cercle parfait. Les étoiles retiennent leurs secrets douloureux. Rien ne traverse l'opacité.

Il faut remonter la nuit de tous les temps, revenir à la grande frayeur, l'époque où les êtres, face à leur destin, n'avaient pas encore découvert leur humanité. Des terreurs obscures guidaient leurs pas. Il faut se rappeler la peur physique de l'Autre.

Tes peurs sont-elles plus effrayantes que les miennes ? Dans ton abîme, descends-tu plus loin que moi ? Quel sacrifice accepterais-tu de faire pour garder ton humanité ?

Es-tu prêt pour ce rendez-vous inconcevable avec la mort dénaturée par la cruauté ?

Car il faut bien un jour s'arrêter net pour se regarder en face, partir à la recherche de ses propres frayeurs enfouies sous une apparente tranquillité.

Que mes yeux voient, que mes oreilles entendent, que ma bouche parle. Je n'ai pas peur de savoir. Mais que mon esprit, au grand jamais, ne perde de vue ce qui doit grandir en nous : l'espoir et le respect de la vie.

Oui, porter aussi son attention sur la vie qui coule : gestes quotidiens, mots ordinaires. La vie de tous les jours telle qu'elle est.

Tout comme dans certaines îles du Pacifique, les gens reviennent s'installer au pied des volcans éteints pour cultiver les terres fertiles, Kigali se dépouille de son passé et endosse les habits d'une nouvelle existence.

La politesse des gens, leurs regards étonnés quand ils vous voient passer, leurs rires francs finissent par nous laisser sans repères. Devant tant de tranquillité, comment concevoir la violence qui a parcouru ces mêmes rues, emprunté ces mêmes détours, investi ces mêmes lieux ?

Il faut beaucoup de temps pour accepter que des fruits aient pu mûrir sur les arbres plantés dans cette terre de douleurs.

Les vestiges de la guerre sont rares dans la ville mais les mémoires foisonnent d'images empoisonnées. Sans tambour ni trompette, la vaste majorité des êtres porte sa déchirure dans l'âme et trouve encore l'incroyable force de vivre le temps ordinaire qui reprend : les montres ont été remises à l'heure, les calendriers raccrochés aux murs, les livres ramassés dans la poussière, les photos retrouvées et recollées, sorties du passé et de l'oubli. Des gestes sans importance mais qui ont une valeur si grande qu'ils imposent le respect à toutes les générations.

La vérité se trouve dans le regard des hommes. Les paroles ont si peu de valeur. Il faut aller sous la peau des gens. Voir ce qu'il y a à l'intérieur.

Le Mal change de tactique et de champ de bataille. Il surgit là où nous avons baissé la garde.

ÉGLISE DE NYAMATA

Site de génocide.

+ ou – 35 000 morts.

La femme ligotée.

Mukandori. Vingt-cinq ans. Exhumée en 1997.

Lieu d'habitation : Nyamata centre.

Mariée.

Enfant ?

On lui a ligoté les poignets, on les a attachés à ses chevilles. Elle a les jambes largement écartées. Son corps est penché sur le côté. On dirait un énorme fœtus fossilisé. Elle a été déposée sur une couverture souillée, devant des crânes bien rangés et des ossements éparpillés sur une natte.

Elle a été violée. Un pic fut enfoncé dans son vagin. Elle est morte d'un coup de machette à la nuque. On peut voir l'entaille que l'impact a laissée. Elle porte encore une couverture sur les épaules mais le tissu est maintenant incrusté dans la peau.

Elle est là pour l'exemple, exhumée de la fosse où elle était tombée avec les autres corps. Exposée pour que personne n'oublie. Une momie du génocide. Des bouts de cheveux sont encore collés sur son crâne.

LES ARMES

Grenades, fusils, marteaux, gourdins à clous, haches, machettes, hoes.

Les machettes venaient de France et de Chine.

Des mines dans la campagne.

Pour effacer les traces, les crânes pouvaient être brûlés.

On dit aussi que lorsque les forces des Nations unies sont arrivées, les soldats ont ramassé les cadavres.

Seuls les corps que l'on a pu identifier par la suite ont été enterrés selon les rites. Tous les autres sont là, pour témoigner, et n'auront pas de sépulture. Ce ne sont que des ossements.

Les crânes de couleur noire sont ceux trouvés dans les latrines ou enfouis dans le sol. Ceux qui sont blancs ont été trouvés dans la nature, entre les

hautes herbes.

Mais ces morts-là crient encore. Le chaos est toujours palpable. Les événements sont trop récents. Ce n'est pas un mémorial mais la mort mise à nu, exposée à l'état brut.

L'horreur de la terre souillée et du temps qui passe en déposant des couches de poussière. Les os des squelettes-carcasses se désintègrent sous nos yeux. La puanteur infecte les narines et s'installe dans les poumons, contamine les chairs, infiltre le cerveau. Même plus tard, plus loin, cette odeur restera dans le corps et dans l'esprit.

Des gerbes de fleurs desséchées ornent les ossements.

Vus à travers les trous laissés par des grenades dans les murs de l'église : tas d'os, crânes, vêtements terreux, objets épars, brisés, meubles renversés.

C'est le 15 avril 1994 de 7 h 30 du matin à 14 heures que le massacre s'est déroulé à Nyamata. Plusieurs milliers de personnes avaient trouvé refuge dans l'église et ses annexes. Des gens occupaient aussi le bureau du prêtre et les locaux administratifs. Beaucoup dormaient à la belle étoile dans la cour, serrés les uns contre les autres.

Non loin de là, certains s'installèrent dans une maternité parmi les femmes enceintes et les nouveau-nés.

Les autorités avaient demandé à la population de se regrouper : "Rassemblez-vous dans les églises et les lieux publics, on va vous protéger."

A la fin de la guerre, ce sont les rescapés qui ont ramassé les squelettes et les ossements éparpillés. Tout cela a été fait à la hâte. On dirait des objets destinés à la casse. Les crânes sont les uns sur les autres, les vêtements moisies et déchirés s'entremêlent aux restes à peine reconnaissables.

Des fourmis magnans quadrillent le sol rouge. Quelle mémoire ont-elles du génocide ?

Le curé belge n'était plus là au moment du massacre.

Tout autour de la petite ville, il y a des marais. Des rescapés s'y sont cachés jusqu'au 14 mai, à l'arrivée du FPR, l'armée de libération. Ils dormaient dans l'eau, vivaient dans l'eau. Beaucoup sont morts dans les papyrus.

Une femme nous regarde par-delà la barrière. Je lui souris. Elle me fait un signe de la main.

Le guide m'invite à venir écrire dans le registre.

Je suis le numéro 7317.

J'inscris mon nom et mon prénom.

Mon adresse au Rwanda.

Mon adresse à l'étranger.

Dans la colonne intitulée "commentaire", j'ai du mal à réunir mes pensées. Je note une phrase sur l'horreur du génocide.

Avant de monter dans le véhicule qui nous a amenés, je me demande s'il faut donner de l'argent au guide. Oui.

ÉGLISE DE NTARAMA

Site de génocide.

+ ou – 5 000 morts.

Chevelure blanche et visage serein, le petit vieux a un regard interrogateur. Il observe les visiteurs en les jaugeant, les évaluant, les dépouillant de leurs masques. Il sait tout de suite les cataloguer : ceux qui vont détourner les yeux face au spectacle de la mort exposée, ceux qui vont se révolter, ceux qui vont pleurer, ceux qui vont rester silencieux, ceux encore qui vont poser des questions, stylo à la main, ceux qui cherchent à rationaliser, à comprendre, ceux qui vont lui donner de l'argent et ceux qui n'oseront pas, ceux qui écriront : "Plus jamais ça !"

Il sait tout de suite qui tu es, si tu as peur de la mort. Et quand tu t'en vas, quand il voit le véhicule disparaître au bout de la piste, il consulte le registre pour découvrir ton identité.

De ces ossements, il a fait son royaume, son monde. Il les connaît. Il en a l'habitude et la peur a depuis longtemps quitté son cœur. Il a scellé les cauchemars derrière ses paupières. Parfois on dirait qu'il monte la garde, qu'il parle aux visiteurs afin que les squelettes ainsi dispersés ne dévoilent pas eux-mêmes leur histoire.

Il était caché chez lui au moment du massacre dans l'église. Quand il n'a plus rien entendu, quand les cris, les hurlements, les bruits de la tuerie se sont tus, il est sorti. Sa maison était entourée de cadavres.

Je me demande ce qui va lui arriver. Pourquoi est-il là, parmi ces dépouilles, ces ossements ? Il explique, répond aux questions sans trahir l'émotion. Il touche les reliques, pousse les portes, dirige les visiteurs dans les locaux où s'entassent les restes. Il les montre comme il montrerait autre chose, comme s'il était dans un musée. Il parle en sachant que notre imagination n'atteindra jamais la réalité. Au fond, il ne comprend pas pourquoi nous venons remuer le Mal. Tout cela finira peut-être par se retourner contre lui, gardien des preuves de notre inhumanité. Il ne comprend pas ce que nous venons chercher ici, ce qui se cache dans notre cœur. Quel motif invoué nous pousse à regarder les yeux grands ouverts la mort dénaturée par la haine ?

On lui a proposé d'être guide parce qu'il parle le français et qu'il n'était pas loin lors du massacre. Hutu, ancien soldat de l'armée nationale, il était à la retraite depuis plusieurs années.

Ici encore, des prêtres belges dirigeaient la paroisse : quatre Flamands et un Wallon. Ils sont partis juste avant le massacre.

Sur les murs de l'église, du sang coagulé. Des coulées pourpres tachent la brique rouge. Quelqu'un s'écrie : "Vous n'auriez pas dû nettoyer le sang, on ne voit presque plus rien !"

Des trous percent la toiture. Tôles perforées laissant apparaître le ciel. Une Vierge solitaire tient encore debout au milieu des débris et des bancs renversés. Il fait frais. Le plafond haut laisse circuler un peu d'air. On parle en chuchotant. Un vitrail dont la partie supérieure est encore intacte fait danser une lumière multicolore. Christ bénissant son peuple. Jésus entre deux apôtres. L'autel est orné d'une fresque. Le dernier repas de Jésus avec ses disciples.

Les survivants ont construit des bâtiments souterrains où les squelettes et les restes ont été entassés sur plusieurs rayonnages.

Quarante-huit caveaux ici, soixante-quatre caveaux là-bas.

Tout est sens dessus dessous. Aucun nom. Pas d'inscription. Dehors, le soleil tape fort. A l'intérieur, il fait sombre. Il n'y a pas d'électricité. Des crânes sur des étagères, des toiles d'araignée et de la poussière, encore de la poussière. Partout, l'odeur froide du temps figé.

D'avril 1994 à 1997, les ossements sont restés en l'état. C'est en 1997 que la construction du mémorial a commencé.

Mais l'odeur de la mort est devenue intenable. Les particules du massacre flottent dans l'air. Les morts accusent les vivants qui se servent encore d'eux. Les morts veulent retourner à la terre. Ils s'insurgent. Ils veulent se fondre dans la terre.

TONIA LOCATELLI

Morte le 09.03.1992. RIP. (Repose en paix.)

C'était une infirmière italienne. Déjà en 1992, quand les premiers massacres des Tutsis ont commencé, elle a protesté auprès des autorités. Devant l'indifférence, elle a lancé des accusations sur une radio étrangère : "Il faut sauver ces gens-là, il faut les protéger. C'est le gouvernement lui-même qui fait ça !"

Deux jours après, elle était assassinée par des militaires sur le seuil de sa maison.

Ils tuaient dans les villages alentour, brûlaient les habitations. Ceux qui résistaient étaient désarmés et anéantis.

Non loin de la tombe, sur un terrain vague, quelques enfants jouent au football. Des cabris détalent à notre approche.

Une femme au corps élancé passe le long de la piste. Elle est grande, elle doit être tutsie. Elle regarde notre véhicule qui soulève des nuages de terre rouge.

Il ne faut pas se fier à l'apparence physique. Tous les Tutsis ne sont pas grands. Tous les Hutus ne sont pas trapus. Avec les mariages interethniques et

les différents métissages, ceux qui faisaient la chasse aux Tutsis demandaient d'abord à voir les cartes d'identité pour identifier leurs futures victimes.

Et puis, combien d'ossements de Hutus modérés, ces hommes et ces femmes qui refusaient le génocide, sont entremêlés à ceux des autres ?

Une sensation de faim me brûle l'estomac. Je n'ai pas mangé depuis ce matin mais je ne peux rien avaler. Je ne veux rien mettre dans mon ventre.

Si nous ne sommes absolument rien, pourquoi écrire ?

SUR LA ROUTE DE BUTARE

Tôt le matin sur la route sinueuse de Butare, au loin les collines font l'amour avec le ciel. Et leurs rôles silencieux sont autant de nuages suspendus.

L'air poussiéreux descend sur les maisons aux murs couleur de terre et aux toits de tôle ondulée ou de tuiles bien alignées.

J'essaie de découvrir les visages de ceux que nous croisons. Tout a l'air si pacifique. Les collines sont si vertes, si fertiles. Les cultures en terrasses descendent comme d'immenses escaliers. Les bicyclettes surgissent des tournants, dévalent les pentes, peinent dans les côtes, chargées de tout ce qui fait la vie quotidienne.

Un enfant, debout sur la branche d'un arbre, surveille son troupeau de vaches aux longues cornes. Des eucalyptus, des pins, des bananiers, des acacias, des buissons d'hibiscus, ça et là.

Un gamin est assis sur le bord de la route. Il se laisse presque frôler par les voitures qui passent en slalomant entre les plaies du goudron. Parfois apparaissent des bouquets de bambous vert tendre, vert foncé.

Partout, de nouvelles constructions.

Des prisonniers dans leur tenue rose bonbon, short et chemisette, passent en rangs serrés comme des écoliers.

NYANZA, LA VILLE ROYALE

La même foi en un dieu suprême, Imana.

Un roi unique, le mwami, mi-homme, mi-dieu.

Les mêmes coutumes. La même langue, le kinyarwanda.

Les éléments fondamentaux : Dieu, le roi, la femme, la vache.

Et aussi, la nature et les guerriers. Puissance de la reine mère.

De tout cela, il ne reste presque plus rien. La royauté a été abolie et la république proclamée. Les traces de la noblesse ont été effacées lors des affrontements successifs entre les "féodaux" tutsis et les "masses populaires"

hutues. De grandes rues en terre battue semblent ne mener nulle part.

Les tambours royaux étaient vénérés comme des dieux. “Le tambour est plus grand que le cri”, dit un proverbe. Ils avaient un “cœur”, un objet sacré caché à l’intérieur et dont seuls le roi et le prêtre connaissaient l’origine. On les ornait de trophées de guerre : les parties génitales des ennemis, la tête d’un chef ou d’un roi vaincu. Les objets rituels étaient aspergés du sang des taurillons de divination.

Il existe trois sortes de vaches : les plus communes aux cornes courtes ; les vaches intermédiaires aux cornes moyennes ; les vaches nobles aux longues cornes dressées en demi-cercle ou en forme de lyre.

Les voleurs de bétail étaient crucifiés.

Les graines de la violence ont toujours existé, enfouies dans la terre ancestrale. Avec les saisons, elles ont germé et se sont propagées, herbe-poison envahissant le pays.

Royaumes guerriers, violence héroïque, le courage se comptait au nombre des ennemis tués dans la bataille. Vaincre un homme pour arracher son pouvoir et s’emparer de sa force vitale.

Qui peut dire de quoi est faite la mémoire de tout un peuple ? Quelles images tapissent son inconscient ? Qui peut savoir quelles tueries cachées sous les siècles anciens sculptent aujourd’hui le devenir d’une nation ?

TRAVERSÉE DE GITARAMA

Au loin, la silhouette des volcans domine les collines. Des soldats armés marchent sur les bas-côtés de la piste.

Nous croisons une file de paysans qui se rendent aux champs. L’un d’entre eux porte une hache.

Le soleil est bien planté dans le ciel. L’après-midi est tiède et sucré.

Des formes émergent à l’horizon, se détachent contre les nuages. Une fillette suit un vieil homme qui a les bras croisés dans le dos. Des femmes se séparent brusquement en entendant la voiture.

Coucher du soleil sur les collines.

Au loin, la fumée d’un feu de brousse serpente lentement vers le ciel. Un troupeau de vaches se désaltère. La lumière est une boule rouge derrière nous. La route s’allonge, se prolonge. La nuit va bientôt tomber.

A l’entrée de la ville, des enfants de la rue se passent une cigarette.

Les phares des véhicules fondent dans le crépuscule.

Mes cheveux sont poudreux, lourds de poussière. Ma peau est collante.

VISITE A BYUMBA

Famille Kubwimana.

Thérèse est toujours prête à rire. Ses fossettes lui donnent à la fois un air de gamine et un regard très maternel. Pendant le génocide, quand ils se sont enfuis vers le Zaïre, elle a été séparée d'une partie de sa famille : son mari et ses deux garçons. Elle est restée sans nouvelles d'eux. Mais quelques mois après la fin de la guerre, elle a enfin reçu une lettre du Congo-Brazzaville lui apprenant que les garçons y faisaient leurs études et que son mari avait trouvé du travail. Ils n'ont pas l'intention de rentrer. Avant, le père était membre du parti au pouvoir, pro-Hutus.

Thérèse vit avec ses trois plus jeunes enfants dans une petite maison sur la colline, non loin de la caserne militaire. Elle a de la chance, elle a pu retrouver son logement.

Thérèse dit : "Le peuple rwandais est un peuple menteur. Il ne dit la vérité à personne." Et elle éclate de rire. Elle répète cette phrase plusieurs fois dans la journée.

Constance, sa sœur, est aussi très gaie. Pourtant, elle a presque tout perdu pendant la guerre. Elle est revenue avec sa famille depuis deux ans. Quand ils sont arrivés, leur maison était occupée par un militaire. Après de longues négociations et l'intervention des autorités locales, il a accepté de partir. Mais il ne restait plus rien à l'intérieur. Tout avait été pris.

Jean-Baptiste, son mari, a été mis en prison dès qu'ils sont arrivés, accusé d'être un génocidaire. Constance allait le voir tous les vendredis.

Faute de preuves, il fut relâché. Toutes les fins de mois, il doit se rendre au centre militaire et ceci jusqu'à ce qu'on lui confirme sa liberté définitive. Il n'a pas d'emploi. C'est trop tôt. Il était directeur d'école. Aujourd'hui, personne ne veut l'embaucher. Constance a un poste d'enseignante dans une école privée. Ils ont perdu leur fille aînée pendant la guerre.

Leur fils, Isaac, avait dix-huit ans quand les événements ont éclaté. Il a marché jusqu'au Zaïre, marché entre les volcans. Il a été séparé de sa famille, de sa sœur, et puis il est resté dans un camp de réfugiés à Goma.

C'est grâce à l'opération Turquoise qu'il a pu s'échapper. La zone humanitaire gardée par les troupes françaises a eu pour effet de créer un véritable couloir dans le pays, bloquant ainsi l'avancée de l'armée rebelle et permettant à des milliers de Hutus de fuir vers l'étranger. Il a suivi le flot humain. On dit que c'est à ce moment-là que les dignitaires du régime se sont sauvés en emportant leurs biens. Dans les immenses camps de réfugiés, les populations effrayées se mêlaient à des soldats hutus et des génocidaires qui contrôlaient tout, imposaient leur loi.

Isaac est taciturne. Il a l'esprit ailleurs. Il ne supporte plus d'entendre parler de la guerre. Il a arrêté ses études et a trouvé un petit travail dans un hôpital. Ses parents veulent qu'il retourne à l'école. Mais cela ne l'intéresse plus,

l'avenir pour lui, c'est trop loin, trop incertain.

Au moment des événements, les miliciens prenaient les jeunes de force et les obligeaient à combattre et à tuer : "Si tu ne tues pas, nous te tuerons. Si tu ne les tues pas, ils te tueront !"

"Les adultes nous ont trahis, pense Isaac, ils ont gâché notre vie, nous ont poussés en enfer, abandonnés."

C'est le pays tout entier qui est blessé. Personne n'est épargné. Isaac voudrait s'évader mais il sait très bien qu'il ne sera le bienvenu nulle part.

Thérèse dit que je ressemble à une Rwandaise. Peut-être à cause de mon teint, de mes cheveux. Plus tard, elle ajoutera que j'ai des gencives noires, signe de beauté chez les Tutsis.

Une des raisons pour lesquelles les Tutsis ont été pourchassés vient des hypothèses évoquées par des historiens européens, belges en particulier, qui, vers la fin du XIX^e siècle, leur attribuèrent une appartenance étrangère. Selon eux, les pasteurs "watussis" qu'ils trouvaient grands et élancés, contrairement aux agriculteurs hutus d'une taille plus petite, n'étaient pas originaires d'Afrique centrale. Pour certains, ils seraient venus d'aussi loin que le Tibet ou l'Egypte. Mais le lien avec l'Ethiopie reste l'affirmation la plus courante. Il apparaîtrait même que les Tutsis l'aient confirmée car le costume traditionnel porté par les femmes est très proche de celui des Ethiopiennes.

Il n'existe aucune preuve historique pour certifier cette théorie. Mais cette assertion, clamée au début en guise de flatterie, a eu de terribles conséquences. Lors du génocide, des milliers de Tutsis ont été jetés dans les eaux du fleuve Kagera afin "qu'ils retournent en Ethiopie".

Et toujours l'alcool. D'abord des bouteilles de bière industrielle sont servies, puis de la bière de bananes locale. On la boit avec une paille en bois dans une gourde-calebas que l'on se passe de main en main. Ensuite vient l'alcool distillé, officiellement interdit à la vente. Ils le boivent sec, dans un verre ou au goulot. Ils le mélangent à la bière. Les verres sont remplis avant qu'ils ne soient vides. Il faut finir la bouteille et en prendre une autre. C'est par le nombre de bouteilles vides qu'ils savent si la fête a été belle.

Les voix deviennent plus fortes. Des gens arrivent, repartent. Le temps passe. Présentations, présentations : c'est la Vieille, c'est une tante, une cousine, un neveu, un beau-frère...

Une petite fille monte sur les genoux de Constance. Elle est orpheline. La famille l'a adoptée, c'était la fille d'un ami.

Thérèse nous montre l'album de photos qu'elle a reconstitué. On voit ses deux fils aînés et son mari. Puis c'est la famille tout entière qui a posé devant l'appareil. Une famille bien ordinaire dans une petite maison provinciale, perdue sur les collines.

Nous échangeons nos adresses.

L'AVOCAT DE KIGALI

Il vient d'un autre pays d'Afrique. Il a déjà renouvelé son contrat plusieurs fois. Il dit que ce qui s'est passé, personne ne pourra véritablement le comprendre un jour. A trop essayer de rationaliser, on se perd dans de fausses vérités. Il ne fait pas de politique. Il a bien son opinion, mais cela ne change rien à la nécessité de sa venue ici.

Pour que cela ne recommence plus ? "Il faut des institutions fortes, la justice et une réconciliation nationale. Il répète : Il faut la justice. Une justice crédible. Si les hommes ne se reconnaissent pas dans cette justice, il n'y aura pas de réconciliation nationale."

Il croit en la peine de mort. Il admet qu'on puisse avoir des arguments contre mais il pense qu'elle doit exister en ce qui concerne les crimes de génocide. Pour lui, Arusha, le tribunal international basé en Tanzanie, a beaucoup de moyens et pêche par trop d'humanisme. On sent qu'il a envie de dire : "Ils ont tout leur temps et peuvent se permettre de grands sentiments. Les prisonniers du Rwanda, eux, pourrissent dans les cellules des prisons délabrées et surpeuplées. Cent trente mille détenus ! Même les Etats-Unis n'en ont pas autant. Si on calcule que mille prisonniers, au maximum, peuvent être jugés par an, ça fait combien d'années ?"

Il ne choisit pas ceux qu'il doit défendre. Parfois ce sont des victimes, parfois des accusés de génocide.

Il y a quatre catégories de responsabilité :

- Les hommes et les femmes en position d'autorité, c'est-à-dire ayant ordonné ou encouragé les massacres en manipulant la population. Ce sont les prêtres, les enseignants, les intellectuels, les hommes politiques, les chefs de communes, etc. Tous ceux qui ont violé ou tué de leur propre initiative ;
- ceux qui ont obéi aux ordres, qui ont tué sous la contrainte ;
- ceux qui n'ont peut-être pas tué mais qui ont blessé, mutilé ;
- ceux qui ont commis des crimes économiques comme le pillage, la destruction, le vol et la dépossession.

Il y a des réductions de peine selon le type d'aveu : spontané ou après détention.

Avant de s'en aller, l'avocat conclut : "Finalement, il s'agit de gérer le chaos. Je suis optimiste, les Rwandais s'en sortiront. Il ne peut en être autrement, sinon, pourquoi serais-je ici ?"

Restée seule, je me souviens d'un article relatant une exécution. Je l'avais lu alors que je vivais encore au Kenya :

Cela prit environ cinq minutes pour exécuter les condamnés à mort attachés à des poteaux, bras et jambes liés, chacun d'eux portant une cible sur la poitrine afin de permettre aux policiers de mieux viser.

Des gens à pied et à bicyclette avaient amené leurs enfants sur le lieu de

l'exécution dans le stade de Nyamata, non loin de l'église qui fut l'un des grands sites de génocide.

Les visages des détenus étaient cachés par des cagoules noires. Les policiers, quant à eux, ne pouvaient pas être identifiés grâce aux visières qu'ils portaient.

A 11 h 02, ce matin du 24 avril 1998, le peloton d'exécution ouvrit le feu et continua à tirer pendant quatre à cinq minutes. La foule applaudit mais l'atmosphère était lourde.

Certains corps bougeaient encore quand un docteur en tenue blanche vint vérifier leur pouls. Un policier armé d'un pistolet acheva les condamnés. Puis les soldats détachèrent les corps, les emballèrent dans des couvertures grises et les emportèrent.

Dans différentes communes, le même jour, dix-sept autres condamnés avaient été exécutés.

L'HOMME RENVERSÉ

Cela fait longtemps déjà qu'il vit en Afrique. Il dit qu'il avait vingt-deux ans quand il a quitté la Normandie. Il dit que c'est en Afrique qu'il est né. Véritablement né. Avant, il n'existait pas. Il ne ressentait rien. Il ajoute : "La civilisation occidentale ne m'intéresse pas. Elle étouffe sous son confort. Elle est aseptisée, frigorifiée, repue. Et pourtant, elle veut standardiser les peuples. C'est la rencontre avec l'Afrique, cet autre monde, qui m'a bouleversé, qui m'a mis au monde. C'est le devoir de différence qu'il nous faut comprendre. Le devoir de différence."

Il se tait. Il a l'air ennuyé. On dirait qu'il se reproche déjà d'être sorti de ses pensées. Mais il reprend sur le même ton comme s'il se parlait à lui-même : "Je le sais, j'en suis témoin : la France a tout gâché. Elle n'a pas tenu ses promesses. Elle a trahi ce peuple."

Il dit qu'il a essayé de dire, de mettre en garde contre les dérapages, mais on ne l'a pas écouté. Personne n'a voulu l'entendre.

C'est un homme qui vit sur ses rêves, sur le passé de cette première rencontre – de cette révélation, cet amour impossible pour une terre qui aujourd'hui le rejette. Il se sent ballotté, écartelé par des forces contraires ne lui permettant pas d'être un homme, tout simplement.

Il ne peut plus se libérer de son pessimisme, du désespoir prenant racine dans son cœur.

Il a l'air perdu, déboussolé comme un piètre matelot sur un bateau fou. Il a le mal de mer, et ça s'entend dans sa voix sans conviction et ça se voit sur son visage qui porte des marques trop profondes, trop tôt. Cela se voit même dans la façon dont il repousse ses mèches de cheveux pour se recoiffer bien sûr,

mais aussi pour passer la main sur son front en guise de supplication.

L'ÉCRIVAIN

“Le génocide est le Mal absolu. Sa réalité dépasse la fiction. Comment écrire sans parler du génocide ? L'émotion peut aider à faire comprendre ce qu'a été le génocide. Le silence est pire que tout. Détruire l'indifférence. Comprendre le sens réel du génocide, l'accumulation de la violence au fil des années.

L'oralité de l'Afrique est-elle un handicap pour la mémoire collective ? Il faut écrire pour que l'information soit permanente. L'écrivain pousse les gens à lui prêter l'oreille, à exorciser les souvenirs enfouis. Il peut mettre du baume sur la déchirure, parler de tout ce qui apporte un peu d'espoir.

Le grain est enfoui dans la terre. Il meurt afin de pouvoir renaître.

Les chiens se sont nourris de cadavres. Ils étaient enragés. Les oiseaux se sont nourris des yeux des cadavres.

Les fruits de la paix se cueillent sur l'arbre de la peine.

La réconciliation ?

Il faut reconnaître le Mal. L'exorciser par la justice, par une tentative de réelle justice.

Tant qu'il n'y aura pas cela, la peur restera. Elle est là. Elle n'est pas partie. Tout crime non puni engendrera d'autres crimes. Les Hutus ont peur des Tutsis parce qu'ils sont au pouvoir. Les Tutsis ont peur des Hutus parce qu'ils peuvent s'emparer du pouvoir. La peur est demeurée sur les collines.”

L'HISTOIRE DE CONSOLATE

Consolate a un visage d'une douceur étonnante. Sa peau a des reflets de cuivre et d'ivoire et son corps gracieux évolue au rythme de ses pas.

La pluie lui va très bien quand elle tombe dans le jardin et qu'elle arrose les fleurs, liquéfie le temps.

Ses yeux sont de velours et son sourire a un goût de mangue.

Si elle se retourne parfois brusquement, sa silhouette dessine une arabesque puissante. Et puis, il y a la cambrure de ses reins qui évoque un amour aux senteurs de terre.

Consolate dit les mots à voix basse, mais ils sortent de sa bouche avec une clarté qui fait frémir. Elle ne s'impose pas, elle parle sans emphase.

Son père est mort, sa mère est en prison, son frère aussi. Ses deux sœurs sont quelque part dans la ville. Le pays, pour elle, est un exil qui n'en finit pas. Elle est là mais elle est partie depuis longtemps, depuis la guerre et le génocide. Elle ne reconnaît pas le sol qui l'a trahie et qui continue à la rejeter

puisqu'elle ne trouve plus rien à quoi se raccrocher. Pourtant elle s'est remise à faire les gestes du quotidien, les gestes ordinaires de la vie qui renaît mais qui n'a plus de saveur. On sent qu'elle est seule et qu'elle restera seule pendant des siècles.

Elle va rendre visite à sa mère en prison. Elle lui apporte des habits, du savon, un peu de nourriture. La vieille femme est dans la foule des autres prisonnières. Elle ne peut pas s'approcher d'elle, la toucher. Elles se parlent de loin. La distance qui les sépare est trop grande. Elle hausse la voix pour se faire entendre, tente de faire passer l'émotion au-dessus du brouhaha, du désespoir. Mais les paroles s'échappent dans la marée des corps qui se côtoient.

Elle ne reconnaît plus sa mère de l'autre côté de la barrière invisible, cette femme cassée, brisée, qui ne ressemble à rien. Elle pense qu'elle ne reviendra plus la voir, qu'elles ont toutes les deux beaucoup trop mal. Dans ce lieu, il n'y a plus ni fille ni mère.

Aucune date pour le jugement, aucune limite à son incarcération. Tous ses efforts pour la sortir de là ont échoué. La lourde machine s'est mise en route. Alors, Consolate se dit qu'elle a déjà perdu sa mère, que c'est juste une question de semaines, de jours. La vieille femme a trop maigri, est devenue trop fragile sur ses jambes sèches. On dirait qu'elle porte un masque de douleur sur lequel les rides creusent de longues entailles. Elle voudrait retrouver dans les yeux de sa mère des signes du passé mais une ombre les recouvre, un écran qui ne laisse rien paraître.

Alors, Consolate a fait son deuil du futur. L'avenir n'existe plus pour elle. Ses jours ne sont qu'une longue attente brûlante, un désir de partir vers un ailleurs. Le monde s'étend de l'autre côté des collines, loin de la mort, loin de cette prison, de sa mémoire capturée, figée, arrêtée sur le temps.

Consolate s'approche de la chatte qui vient d'avoir sa première portée. Les chatons têtent avidement et l'animal ronronne en fermant les yeux. Consolate s'émerveille mais à la façon dont elle penche la tête, on sent bien que le mystère de la vie lui perce le cœur. Elle ne peut pas détacher les yeux de ce bonheur animal, de cet entrelacement de petits corps en peluche qui s'enfouissent dans la chaude fourrure de la chatte comblée.

LE CHEF DU PROJET

Quand la guerre a éclaté, le Projet agricole s'est désintégré. Certains employés sont morts, d'autres sont en exil et puis il y a tous ceux dont la trace a été perdue.

Après toutes ces années, il est revenu au Rwanda pour retrouver ceux qu'il avait laissés ici au moment du génocide : collègues, chauffeurs, stagiaires, secrétaires, comptables. Retrouver leurs traces, entrer en contact avec les

familles des disparus.

Il est revenu pour leur donner leurs salaires, l'argent qu'ils n'ont jamais pu toucher quand le Projet a fermé ses portes, en plein chaos et dans la plus grande peur.

Il sait que d'une certaine manière, il les a abandonnés quand il est monté dans l'avion qui évacuait les étrangers alors que ses collègues rwandais le suppliaient de les emmener ou d'emmener au moins leurs enfants, leurs femmes.

Mourir avec eux ? Au nom de quoi ? D'une guerre qui n'était pas la sienne ? Partir, pendant qu'il était encore temps. Un tremblement de terre venait d'avoir lieu et il ne reconnaissait plus rien. Il ne restait plus que la peur, physique, incontrôlable, d'être pris dans cette violence ahurissante qui ne manquerait pas de se tourner contre eux, les étrangers.

Chacun à sa manière essaie de réparer ses fautes, d'atténuer sa culpabilité. Si le Projet reprend un jour, il pense que les morts seront apaisés. Se souvenir de ce qu'ils avaient fait ensemble avant le génocide. Se souvenir afin de pouvoir reconstruire. Il voudrait que tout rentre dans l'ordre, que tout redevienne comme avant. Lorsque le Projet reprendra, il sera enfin en paix. Il veut se convaincre qu'il est possible de faire reculer les aiguilles du temps. Il veut libérer son esprit du poids énorme de sa fuite. Il veut l'absolution. Il veut la réconciliation. Il veut le pardon. Alors, il parcourt le pays de fond en comble, fait des recherches, retrouve quelques personnes.

A son retour, il fera un compte rendu à la maison mère et puis il plaidera pour la réouverture du Projet. "Quand le Projet reprendra, dit-il, je pourrai mourir tranquille."

L'HOMME AUX MASQUES

Lorsque je suis arrivée chez lui, il y avait deux personnes au salon. Elles me firent savoir qu'il était dans son bureau. Je décidai de l'attendre. Dès que je fus assise, je remarquai en face de moi une belle statuette en bois qui dépassait d'un sac. Juste à côté des deux visiteurs, d'autres emballages énormes contenaient de toute évidence d'autres pièces de différentes tailles. Je compris qu'il s'agissait de marchands d'art africain. Avec tous les conflits dans la région et en particulier en république démocratique du Congo, beaucoup d'objets anciens se retrouvent sur le marché à Kigali. L'importante communauté d'expatriés employée par une multitude d'organisations internationales est demandeuse.

Les deux hommes parlaient entre eux et me regardaient avec curiosité. Ils me demandèrent si je voulais acheter quelque chose. Je déclinai leur offre.

Je me levai pour admirer les masques qui ornaient les murs du salon. Il entra au même instant. Après avoir échangé quelques mots avec les

merchants, il me demanda : “Ça t’intéresse ? Viens voir.”

Je le suivis dans une sorte de vestibule débouchant sur un long corridor. Il y avait des masques partout : masques ronds, masques carrés, masques sereins, masques effrayants, aux dents énormes, aux bouches fermées, aux yeux globuleux, aux yeux clos. Masques rieurs, masques sacrés, frappés de stupeur. Masques de l’effroi, masques des interdits, masques de la violence.

Au bout du couloir, il ouvrit la porte de sa chambre à coucher. Des masques sacrés tournaient leur regard puissant vers sa couche.

Il les connaissait tous, les avait apprivoisés un à un. Quand le sommeil venait, il s’allongeait là, dans le brouhaha de leurs silences. Sur son lit, il n’était plus qu’un corps autour duquel les masques montaient la garde et diffusaient leur haleine.

Pendant la journée, il côtoyait les prisonniers accusés de génocide. Il allait travailler avec eux dans leur univers clos, cherchant à introduire des réformes et à trouver les moyens d’améliorer leur vie, même si ce privilège n’était accordé qu’à une infime minorité, les projets n’étant encore qu’à un stade expérimental.

Pour ces hommes qui avaient cédé à l’orgie des tueries et qui s’étaient perdus dans le Mal absolu, il faisait les gestes qui leur redonneraient peut-être une part d’humanité.

Fermer les yeux. Sur quoi ?

La nuit. Marcher jusqu’au lit, pauvre couche aux draps froissés recouverts d’une légère couverture. Solitude immense, si profonde que le sommeil devient un désir de chute, d’abandon.

Des flèches transpercent son corps de part en part et le font souffrir. Le Mal à l’état pur, dans sa forme la plus extrême, hante ses rêves. Dormir. Derrière quelles paupières ? Rêver. Quels cauchemars ?

LE JOURNALISTE

Dans les premiers jours du génocide, les membres du gouvernement intérimaire hutu lancèrent une campagne de désinformation. On ne le savait pas à l’époque parce qu’ils firent appel à l’aide humanitaire internationale et qu’ils demandèrent un cessez-le-feu immédiat. Ils réussirent ainsi à convaincre une grande partie de l’opinion publique que les massacres étaient dus à une explosion aussi imprévisible qu’incontrôlable de violence tribale.

Beaucoup d’entre nous se laissèrent prendre au piège. Leurs manières étaient si courtoises, leur langage si sophistiqué et leurs costumes si élégants que nous ne pouvions croire qu’ils étaient déterminés à exterminer les Tutsis ainsi que ceux qu’ils considéraient comme des opposants. Cela dépassait tout entendement.

Et puis, le 7 avril, l'attention se porta sur l'assassinat du premier ministre, Agathe Uwilingiyimana, et des dix soldats belges chargés de sa protection. L'évacuation des ressortissants étrangers et le retrait de la MINUAR – Mission d'intervention des Nations unies au Rwanda (force de maintien de la paix) – qui en résultèrent devinrent la priorité internationale.

Peu de journalistes se rendirent à l'intérieur du pays pour découvrir ce qui s'y passait réellement, les régions rurales étant difficiles d'accès et dangereuses. A la fin de la guerre, la plupart des grandes fosses communes ont été découvertes dans ces zones-là.

Pendant que le génocide suivait son cours, en Afrique du Sud, Nelson Mandela se faisait élire à la magistrature suprême. Le monde préférait tourner les yeux vers lui pour célébrer ce moment historique qui marquait la véritable fin de l'apartheid.

Les gouvernements des grandes puissances savaient que des massacres étaient perpétrés au Rwanda, mais ils furent lents à réagir et à admettre qu'il s'agissait d'un génocide.

Une force militaire d'intervention de modeste envergure aurait pourtant pu arrêter les extrémistes et mettre rapidement fin à leurs plans. Au lieu de cela, les Nations unies rechignèrent à jouer leur rôle. Finalement, ce fut la France qui s'engagea sur le terrain. Mais de quelle façon ? Avec l'opération Turquoise, les soldats français sauvèrent des vies humaines, certes, mais ils permirent également à un grand nombre de meurtriers de s'échapper en utilisant la "zone humanitaire" comme couloir de protection.

Ainsi, on peut dire que la France et la Belgique continuèrent jusqu'au bout à soutenir un régime génocidaire car pour eux, seule la majorité ethnique hutue était garante de démocratie au Rwanda. Mais les massacres furent bel et bien le résultat des manipulations politiques de l'élite qui créa un climat de haine et de division en poussant la majorité ethnique contre la minorité afin de garder le pouvoir.

Nous portons tous la responsabilité de cet échec humanitaire.

Et aujourd'hui, les conflits continuent. Incursions sporadiques mais régulières du côté des rebelles hutus. Attaques et contre-attaques du gouvernement en place.

De quoi l'avenir sera-t-il fait ? Qui peut jurer que cela ne recommencera plus si la haine possède encore les cœurs ? Il faut désamorcer le cycle de la violence. Continuer à dénoncer toute forme de massacre. Chaque jour, la mort tisse sa toile.

QUARTIER MIGINA, PRÈS DU STADE D'AMAHORO

A KIGALI

Nelly.

La petite maison a été transformée en buvette. Les murs sont peints en bleu criard. Un artiste a dessiné un gros bonhomme qui tient une femme par la taille devant des bouteilles de bière. Derrière, un énorme préservatif jaune semble veiller sur eux.

Nelly est assise à l'ombre de la terrasse. Elle porte un chapeau qui cache la moitié de son visage et une robe longue à fleurs. Son corps est trop mince, presque maigre.

Dès qu'elle nous aperçoit, elle se lève et nous interpelle. Elle dit des choses incohérentes, elle gesticule. Sur son visage, on remarque de larges plaques comme une maladie de la peau. Elle l'a enduit d'une crème blanchâtre qui lui donne un teint blafard. Elle sait qu'on ne voit que ça. Elle le lit dans nos yeux.

Nous nous asseyons et commençons à boire les bières et les Fanta qu'elle nous a servis. Mais elle ne reste pas avec nous. Elle nous observe de loin, en silence.

Soudain, elle crie : "Venez voir ma famille !" et elle nous fait signe d'entrer à l'intérieur de la maison.

Dans une petite chambre, il y a un grand lit avec un garçon, de six ans peut-être, qui dort, son corps enfoncé dans le matelas. Il fait une chaleur étouffante. Il transpire à grosses gouttes. La lumière entre à peine par les deux fenêtres étroites.

Au pied du lit, une jeune fille lave un gamin dans une grande bassine blanche. Il pleure en se contorsionnant. Son nombril distendu est l'empreinte d'un séjour trop bref à la maternité. La jeune fille est belle. Elle fait des gestes très lents pour calmer le petit enfant. Nelly déclare : "C'est ma fille. Je suis grand-mère !" Elle s'approche du garçon qui dort et murmure : "Lui, c'est mon chéri, c'est Dieu qui nous l'a donné." Elle lui prend brusquement le bras et le remue avec force. L'enfant ouvre les yeux et proteste faiblement pendant quelques secondes. Puis il se rendort sur le dos. Nelly rit aux éclats et se dirige vers le gamin que sa fille est maintenant en train d'enduire de vaseline. Elle lui donne plusieurs tapes sur les fesses en disant : "Celui-là, je n'en veux pas. Il est né de la guerre. Que voulez-vous qu'on en fasse ?" Elle dit ça comme si elle s'apprêtait à le frapper. Sa fille prononce une phrase sans lever la tête. Nelly arrête son geste, prend l'enfant et lui plante un baiser sur la bouche.

Nelly nous montre son petit jardin potager dans la cour : "Regardez-moi ça, ce n'est pas grand-chose. Mais il faut quand même essayer. Il y a des serpents là-dedans. Ça ne fait rien, parce que moi, Nelly, je n'ai pas peur des serpents. Je les attrape d'une main et je les tiens comme ça pour les étrangler !" Elle serre le poing et lève le bras droit à hauteur de visage. On a l'impression que le serpent se tortille sous nos yeux.

Elle hurle : “Souvenez-vous de Nelly. Ne m’oubliez pas. Les temps sont très, très durs.” Elle se met à pleurer. Sa voix se casse.

Je m’approche d’elle et lui tends un billet : “Voilà un petit cadeau pour toi.” Elle a l’air surprise et s’exclame : “C’est beaucoup !” Puis elle m’empoigne par le bras et me tire fortement à elle pour m’embrasser sur les deux joues. Je réussis à ne pas mettre immédiatement les mains à mon visage. Elle continue à me remercier mais je ne l’entends plus. Je veux juste me passer de l’eau sur le visage. Je pense : C’est ça la vie, on ne peut pas s’approcher des gens sans qu’ils s’introduisent qu’on le veuille ou non dans notre existence.

Sur le pas de la porte, elle dit encore : “Souvenez-vous de Nelly. Le jour où je vais mourir, il faudra venir à mon enterrement !”

Je sais très bien pourquoi elle dit cela. La maladie est dans son corps, trop mince, beaucoup trop frêle.

Dehors, la lumière est aveuglante.

DANS KIGALI, ON RACONTE L’HISTOIRE SUIVANTE

Une femme veuve vivait seule dans sa maison. Son mari était mort pendant le génocide et elle avait vu son voisin tuer son fils unique. Elle avait été violée par des miliciens et abandonnée sur le bord de la route. Mais elle avait survécu.

A la fin de la guerre, elle était retournée dans son quartier, dans sa maison. Le voisin avait repris sa vie, ses activités d’avant.

Un jour, elle tomba gravement malade. Elle pensa qu’elle allait mourir. Et ce fut cet homme-là, infirmier de profession, qui vint la soigner. Il s’occupa d’elle pendant plusieurs jours. A force de soins, elle finit par se rétablir. Au fil de ses visites, un amour naquit entre eux. La veuve se donna à lui.

Alors, les habitants du quartier s’offusquèrent : “Comment peux-tu vivre avec l’homme qui a tué ton propre fils ?” Et elle de répondre : “Où étiez-vous quand j’étais malade et que je souffrais ? Cet homme-là m’a sauvé la vie. Depuis la guerre, je ne me porte pas bien. Qui sait si je ne suis pas atteinte du sida ? Cet homme partage le sida avec moi. Qui d’entre vous aurait fait de même ?”

L’histoire ne dit pas si la femme vit toujours avec l’homme, s’ils sont morts maintenant ou si le voisin a été dénoncé par d’autres et mis en prison.

On ne précise pas non plus si l’homme sait que la femme connaît son crime. On ne sait pas pourquoi il s’est tant occupé d’elle. Sait-il qu’elle a probablement le sida ?

Est-ce que cette histoire est vraie ? A-t-elle été inventée pour décourager les mariages interethniques ? Est-ce pour montrer comment les meurtriers se mêlent encore à la population et que ceux qui font du bien aujourd’hui étaient peut-être des tueurs hier ?

L'amour de cette femme est-il condamnable ? L'homme s'est-il ainsi racheté ?

Cet amour est né de la mort. La mort en est le début et la fin. La mort est l'amour, le lien.

LE PREMIER RETOUR

Oui, je suis allée au Rwanda mais le Rwanda est aussi chez moi. Les réfugiés sont répartis dans le monde entier, portant en eux le sang et la colère des morts abandonnés.

Et j'ai peur quand j'entends parler chez moi d'appartenance, de non-appartenance. Diviser. Façonner des étrangers. Inventer l'idée du rejet. Comment l'identité ethnique s'apprend-elle ? D'où surgit cette peur de l'Autre qui entraîne la violence ?

Un jour, la vie quotidienne s'efface pour faire place au chaos. Où étaient enfouies les graines de la haine ? Dans la nuit de l'aveuglement absolu, qu'aurais-je fait si j'avais été prise dans l'engrenage du massacre ? Aaurais-je résisté à la trahison ? Aaurais-je été lâche ou courageuse ? Aaurais-je tué ou me serais-je laissé tuer ?

Le Rwanda est en moi, en toi, en nous.

Le Rwanda est sous notre peau, dans notre sang, dans nos tripes. Au fond de notre sommeil, dans notre esprit en éveil.

Il est le désespoir et l'envie de revivre. La mort qui hante notre vie. La vie qui surmonte la mort.

Ne jamais couper le chemin du retour.

Entendre, comme une chanson à fredonner, que le monde tient debout et que l'image que nous nous faisons de nous-mêmes est bien vraie.

LA COLÈRE DES MORTS

Les morts venaient régulièrement rendre visite aux vivants. Quand ils les trouvaient, ils leur demandaient pourquoi ils avaient été tués.

Les rues de la ville étaient pleines d'esprits qui circulaient, qui tourbillonnaient dans l'air étouffant. Ils côtoyaient les êtres, montaient sur leur dos, marchaient avec eux, dansaient autour d'eux, les suivaient à travers les ruelles surpeuplées.

Les morts auraient voulu parler mais personne ne les entendait. Ils auraient voulu dire tout ce qu'ils n'avaient pas eu le temps de dire, toutes les paroles qu'on leur avait enlevées, coupées de la langue, arrachées de la bouche.

Ils étaient dans tous les quartiers. On pouvait les sentir quand ils dépassaient les gens à la hâte.

Les esprits se dépêchaient d'aller chez eux pour rendre visite à tous ceux qu'ils avaient connus, dans les lieux qu'ils avaient aimés et qui demeuraient les leurs.

Et même s'il ne restait plus rien que des maisons en ruine, il leur suffisait d'une pierre pour retrouver les jours anciens.

Ils flottaient parmi les vivants qui menaient leur existence quotidienne et dont la mémoire commençait à fléchir. Les blessures étaient enfouies dans les chairs mais elles se refermaient lentement sur les cauchemars.

Il fallait s'attendre à la colère des défunts face aux oublis, aux promesses brisées. Car voilà que déjà la vie tirait les vivants de tous les côtés et qu'ils ne savaient plus où donner de la tête. Déjà le quotidien s'emparait d'eux et les infimes détails de la routine menaçaient leur révolte. Ils perdaient le désir de se rebeller et de refuser toute ressemblance à un passé maudit. Ils se surprenaient à retrouver le plaisir de vaquer à leurs occupations.

Et quand ils étaient en colère, les morts se rassemblaient au milieu des terrains vagues et des débris, dans ces lieux qui avaient bu leur sang et leurs souffrances et ils lançaient, une fois encore, les derniers cris de leur enveloppe charnelle. Le vent transportait leur rage et venait percer les tympanes des survivants. L'angoisse assombrissait les consciences et rendait intolérables les jours et les nuits.

Certains morts étaient si furieux qu'ils refusaient de repartir quand venait le moment de quitter la terre. Il y en avait un en particulier dont la tête avait été tranchée et qui s'en prenait à tous. Il avait pour alliée une pluie diluvienne.

La pluie tombait rageusement. Une pluie fâchée qui hurlait son refus d'ouvrir les portes de l'autre monde. Et elle martelait le sol à grands coups pour dire : "Non !" Pour dire que ce mort-là ne voulait pas partir, qu'il avait encore beaucoup de choses à faire, qu'il avait trop aimé la vie pour la quitter ainsi.

“Non !”

Et la pluie frappait, tempêtait, se révoltait, exigeait de garder l'esprit là où il était.

Le mort geignait :

“Pourquoi si tôt ? Pourquoi ainsi ?

Qui va devenir ma parole, mes yeux ?

Qui continuera ce que j'ai commencé ?”

Il s'élançait dans les quatre directions du vent. Il passait de maison en maison, de cour en cour, pendant que la pluie continuait à tomber de plus belle et que les gens restaient enfermés dans leurs demeures. Tout s'était arrêté.

Le mort discutait, argumentait, négociait son maintien sur terre. Mais personne ne lui répondait parce qu'ils étaient tous emmurés dans leur douleur, assourdis par leurs pleurs et leurs regrets.

Le mort frappait aux portes et aux fenêtres, mais elles ne s'ouvraient pas. Il criait : “Pourquoi m'abandonnez-vous ? Je suis maintenant cadavre et vous ne me reconnaissez plus. Ne sentez-vous pas ma présence parmi vous ?”

On fit venir un devin qui habitait loin dans les collines.

Quand il arriva, l'homme vénérable, grand initié des secrets du temps, salua la pluie, se tourna vers le vent et se mit à l'écoute de l'esprit courroucé. Il entendit l'histoire de son meurtre, des humiliations et des tortures qu'il avait subies avant d'avoir la tête coupée.

Quand l'esprit se tut, le devin proféra maintes paroles d'apaisement. Puis il ajouta : “Alors même que je pleure, je sais que ma peine n'atteindra jamais la frontière de tes souffrances, toi qui as été fauché par la cruauté. Je viens humblement te demander à toi et à tous les morts de m'accueillir dans la maison du silence et du deuil, dans cette nuit où les souvenirs s'ouvrent comme des plaies. Je me tiens devant vous tous, morts par milliers, et vous pouvez poser votre regard brûlant sur ma grande nudité. Je suis vulnérable devant vous, misérable d'humanité.

Qui suis-je pour oser franchir le seuil de votre douleur ? Qui suis-je pour troubler le cours de votre colère ?

Je suis le mendiant en quête de quelques vérités. Je suis l'homme perdu dans l'abîme de notre violence. Je suis celui qui vous demande d'accepter de donner une autre chance aux vivants.”

A ce moment, le devin s'arrêta.

Il se fit apporter un poulet aux plumes très blanches dont il ouvrit le ventre d'un coup sec et précis. Il sortit les viscères et s'assit à même le sol pour les observer et découvrir les signes qui s'y cachaient. Il regarda pendant longtemps avec une grande concentration. Quand il pensa avoir trouvé ce qu'il cherchait, il fit quelques offrandes rituelles et cracha dans le vent des paroles que nul ne put saisir.

Soudain, la pluie commença à se calmer pour ne plus faire entendre que le murmure régulier de ses lamentations, le refrain de sa désespérance.

Et bientôt s'installèrent les premiers bruits quotidiens : éclats de voix, appels, objets qu'on déplace, moteurs qui vrombissent, engins mécaniques quelque part au bout de la rue, musique provenant d'une radio. Les habitants sortirent de leurs abris et s'aventurèrent timidement sur les chemins boueux. Les roulements de tonnerre ne venaient plus que de très loin. La nature semblait enfin apaisée.

Alors le mort sut que sa révolte devait prendre fin. Il se prépara au trajet qui allait l'emmener de l'autre côté de l'existence. Quand plus une seule goutte d'eau ne tomba du ciel, il était parti.

Le devin s'adressa alors aux vivants en ces termes :

“Il faut à présent enterrer les morts selon les rites, enterrer leurs corps séchés, leurs ossements qui vieillissent à l'air libre, pour ne garder d'eux que la mémoire rehaussée de respect. La mémoire est comme l'épée trempée dans l'acier, comme la pluie dans le ventre de la sécheresse. Diadème posé sur la tête d'une princesse éplorée, parure sur les épaules de la mère meurtrie de chagrin, habit de lumière pour embellir l'homme rompu par l'immensité de l'absence.

Il faut enterrer les morts pour qu'ils puissent revenir nous voir en paix, cacher leur déchéance et leur nudité aveuglante pour qu'ils ne nous maudissent pas. Redonner aux images de la vie le droit de s'imposer afin que ces os couverts de poussière et de violence ne soient pas chargés de la haine qui les a ensevelis.

Il faut leur demander de nous livrer les secrets de la vie qui reprend le dessus, puisqu'il n'y a que les vivants qui puissent ressusciter les morts. Sans nous, ils ne sont plus rien. Sans eux, nous tombons dans le vide.”

Le devin s'arrêta un moment pour s'assurer que tout le monde avait saisi ses paroles et aussi pour capter un peu plus d'énergie.

Il poursuivit :

“Ce sont les morts eux-mêmes qui nous demandent de continuer à vivre, de recommencer les gestes, de redire les mots qu'ils ne peuvent plus prononcer.

Comment pourraient-ils revenir si nous leur barrons la route avec notre désespoir et nos pleurs ?

Il faut leur ouvrir la porte, les laisser s'installer, leur montrer comment nous vivons, notre mémoire tournée vers eux par amour, par amitié et par devoir.

Etrange univers que celui de leur éternité. C'est le tribunal des dieux qui juge les âmes et qui les accueille avec leurs blessures et leurs mutilations. Cadavres laissés à l'abandon, mangés par les chiens et les corbeaux, quels rites pour nettoyer ces corps ? Aller au-devant de leurs âmes attristées et leur prendre la main pour les guider vers le chemin de la liberté : lumière fulgurante, escalier de feu, clarté première de toute création, aurore du soleil matinal, rosée sur le tapis de l'herbe.

Car le temps ne vieillit pas. Trois cent soixante-six jours ou l'éclair d'une seconde ne font qu'un. Le passé et l'avenir ont la même distance qui nous

ramène toujours à l'instant déjà terminé.”

Le devin changea brusquement de ton et se mit à parler avec une certaine sérénité qui se propagea très vite :

“Les morts renaîtront dans chaque parcelle de vie aussi petite qu’elle soit, dans chaque parole, chaque regard, chaque geste aussi simple qu’il soit. Ils renaîtront dans la poussière, dans l’eau qui danse, dans les enfants qui rient et jouent en tapant des mains, dans chaque grain caché sous la terre noire.

Et les esprits partiront là où ils le désirent, non plus comme des âmes en peine mais comme des rayons-éclairs.

Il faut jeter à terre tout le mal qui a été fait afin que les défunts puissent dormir en paix et que la vie s’allège du poids de notre culpabilité.

Nous taisons le bruit de nos voix trop fortes pour écouter les murmures du dessous de la terre.

Ils nous diront comment purifier nos passions, nettoyer la poussière, jeter les pierres qui encombrant la vie.

Nous supplions les morts de ne pas accroître la misère dans laquelle le pays se morfond, de ne pas venir tourmenter les vivants même s’ils ne méritent pas leur pardon.

Nous leur demandons de reconnaître notre humanité même si nous sommes faibles et cruels.

Nous avons sali la terre, saccagé le soleil. Nous avons piétiné l’espoir.

Néanmoins, nous demandons aux morts de ne point se venger. De ne point nous maltraiter en envoyant un essaim de démons sur nos têtes. De ne pas faire venir une sécheresse terrible qui dévastera nos champs. De ne pas manger nos entrailles, de ne pas nous arracher les yeux ou avaler ce qui fait notre devenir. Nous leur demandons de ne pas laisser brûler nos cœurs dans le feu de notre existence.

Nous chercherons les formules pour les apaiser, les prières pour les attendrir, les mots qu’il faut pour qu’ils ne nous abandonnent pas au milieu de nos actions, pour que notre vie ne devienne pas indéfiniment tourmentée.

Que leurs esprits s’élèvent jusqu’au ciel afin qu’ils puissent retrouver le royaume qui est le leur et auquel nous ne devons pas avoir accès. Qu’ils restent les étoiles de notre firmament, celles que l’on voit dans la nuit noire et qui brilleront encore pendant des générations et des générations. Qu’ils peuplent nos rêves de leur froide splendeur.

Parmi nous, jamais personne n’est revenu de leur royaume pour dire comment ils vont, s’ils ont enfin trouvé la paix ou s’ils cherchent un abri. Personne ne nous a dit s’ils portent encore en eux la mémoire des blessures et des mutilations de nos haines fratricides. Personne ne peut nous dire comment ils nous recevront lorsque le temps sera venu pour nous d’aller les rejoindre. Notre peur est infinie car nous craignons d’être bannis pour l’éternité, d’être exilés dans le tourment par leur tribunal.”

Puis la voix du devin se fit dure et sèche :

“Hommes, femmes, prenez garde au désir de vengeance et au cycle

perpétuel de la violence et des représailles. Les morts ne sont pas en paix car vos cœurs sont encore percés de haine. Les cendres de la guerre ne sont pas éteintes.

Les signes sont de mauvais augure. Il ne faut pas se leurrer, le présent n'est pas satisfaisant. Trop d'injustices restent plantées dans le ventre du pays. Les jeunes paient pour les erreurs de leurs aînés. Des hordes d'adolescents, la mémoire incandescente, arpentent le pays. L'espoir est rare. Très peu croient en la naissance d'un autre avenir.

La réconciliation aboutira-t-elle un jour ?

Vous vivez ensemble mais regardez dans des directions opposées. Vous cohabitez pour survivre mais personne ne veut faire le premier pas.

Les signes le disent : la nation est en deuil. La douleur vient par vagues. Mais quand les vagues essaieront de vous engloutir, souvenez-vous que vous êtes maîtres de vos émotions.”

Sur ce, le devin tourna les talons et disparut entre les collines, les mille collines de ce pays.

SA VOIX

Isaro était en train d'écrire quand le téléphone sonna. Elle prit le récepteur et reconnut immédiatement la voix. Après toutes ces années, il lui parlait enfin ! Et les mots qu'il prononçait à l'autre bout du fil faisaient resurgir les souvenirs en vagues déferlantes.

Ce fut d'abord la sensation physique de sa présence qui la submergea. Elle eut l'impression qu'il se tenait, là, face à elle, prêt à la toucher. Elle était troublée, étonnée, prise de court. Elle se sentait revivre, envahie par le désir incontrôlable de le revoir. Comment sa voix avait-elle pu traverser le temps pour arriver jusqu'à elle ?

Lorsqu'elle raccrocha le téléphone après avoir pris rendez-vous dans un café pour le lendemain matin, elle entreprit de se raisonner. Il fallait qu'elle se protège afin d'éviter d'aller au-devant d'une grande déception. Après tout, s'il avait la même voix, cet homme n'aurait probablement pas le même visage que Romain. Elle devait faire preuve de prudence si elle ne voulait pas se faire mal. Très mal. Elle avait assez souffert comme cela. Il lui avait fallu des années pour se remettre de la mort de son mari. Des années pendant lesquelles elle s'était sentie seule, pensant que toute possibilité de bonheur avait disparu avec lui. Elle avait senti son corps s'assécher.

Isaro alla à la fenêtre. La nuit approchait. Elle ne désirait plus rien. Seule l'obscurité qui s'épaississait la préoccupait. Le ciel prenait une teinte violette. Tout semblait apaisé. Les branches des arbres se balançaient doucement, les feuilles tremblaient légèrement dans le souffle du soir.

Son esprit s'échappa. Elle revit le corps inanimé de Romain, sa froide immobilité. Rien ne l'avait préparée à cela.

Isaro se leva de bonne heure. Elle prit une longue douche. Puis elle s'essuya avec soin et se passa de la crème sur le corps. Ensuite, elle s'enduisit les cheveux d'huile d'amandes douces afin de leur donner plus d'éclat.

Choisir la tenue adéquate s'avéra plus difficile. Elle voulait se sentir à l'aise tout en étant élégante. Pas trop. Juste ce qu'il fallait pour cette première rencontre.

Après beaucoup d'hésitation, elle choisit un pantalon et un haut assortis dans un tissu coloré. Elle n'aimait pas les robes. Avant tout, elle ne voulait pas attirer l'attention sur son apparence. Elle devait d'abord s'assurer que c'était bien lui, que son esprit était bien celui de Romain. Elle voulait être capable de percevoir la vraie nature de cet homme.

Quand elle fut prête, elle constata qu'elle était très calme, très sûre de ce qu'elle faisait.

La description qu'il avait donnée de lui-même était bonne. Elle se dirigea sans hésiter vers la table où il était assis, un peu en retrait. Il se leva pour

l'accueillir. Sa poignée de main était chaude. Elle eut un petit pincement au cœur en constatant combien il était différent de Romain, plus grand, plus fort de stature. Mais cela ne la découragea pas. C'était son esprit qu'elle voulait retrouver.

Pendant qu'ils parlaient, elle écoutait attentivement les fluctuations de sa voix, cherchant les signes qui pourraient lui confirmer la présence de Romain. Oui, par moments, elle pouvait le reconnaître.

Mais au fur et à mesure que la conversation avançait, cette sensation s'atténuait. La présence physique de l'homme était trop forte pour préserver le souvenir si fragile de Romain.

Et pourtant, elle trouvait son interlocuteur sympathique. Il avait un beau sourire. Ses mains étaient immenses. On aurait dit celles d'un agriculteur ou d'un menuisier. Il portait un chapeau qui cachait ses cheveux et lui donnait un faux air de nonchalance. C'était un homme prudent qui pesait ses mots et semblait attentif aux autres. Sa voix ne l'avait pas trahi. Il avait l'air sincèrement heureux de la rencontrer. La conversation était facile, libre. Avait-il, lui aussi, longtemps attendu ce rendez-vous ?

Pour elle, il était important de l'écouter attentivement afin de rattraper le temps perdu. Il n'y avait pas de place pour le mensonge ou le jeu.

Isaro se rendait compte qu'elle lui posait beaucoup trop de questions, mais elle ne pouvait s'en empêcher. Elle désirait en savoir le plus possible sur lui.

Mais une chose inattendue se passa : une abeille vint bourdonner à leurs oreilles. L'insecte tournait autour d'eux et s'approchait de leurs visages. Pendant qu'elle allait vers la bouche, les yeux, le nez ou les cheveux de l'un d'eux, l'autre regardait la scène sans intervenir de peur d'énervier l'insecte. L'abeille était surtout attirée par Isaro. La conversation devint hachée, décousue. Il leur était impossible de se concentrer. Ils essayèrent d'ignorer l'insecte, mais sans succès. Ils étaient tendus. Isaro avait maintenant envie de partir.

— Je pense qu'il est temps que je m'en aille, dit-elle en se levant.

— Ce doit être l'huile dans vos cheveux, fit-il en guise de réponse.

— Oui, ça doit être cela et c'est bien la dernière fois que j'en mets !

Elle se sentait ridicule. Leur rendez-vous allait se terminer sur une mauvaise note. Elle ne partait pas, elle fuyait et aussi vite qu'elle le pouvait pour ne pas être piquée. Elle n'était pas très fière. Il devait sans doute trouver très dommage qu'un insecte puisse changer ainsi le cours de leur rencontre.

Isaro rentra à la maison, déçue. Qu'avait-elle espéré ? Que Romain reviendrait aussi facilement que cela ? Et d'ailleurs, qu'avait-elle fait pour qu'il revienne ? Elle s'était contentée de l'attendre en comptant les jours. Oui, depuis sa mort, elle n'avait fait que compter les jours, les mois, les années. Elle s'était entourée de tous les objets qui lui avaient appartenu.

Ce soir-là, elle se coucha tôt. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Mais son sommeil était tourmenté, chargé d'images qui s'interposaient, apparaissaient et disparaissaient. Le corps pendu de Romain. Ses membres rigides. Son visage tuméfié. La terrible découverte. L'immense peine.

Isaro se réveilla en sursaut, trempée de sueur. Une nuit de cauchemars. Elle but un verre d'eau. "Pourquoi a-t-il fait cela ?" La question tournait dans sa tête sans pouvoir trouver de réponse. "Pourquoi s'est-il suicidé ? Que faire à présent pour laver son nom de toutes les accusations ?"

Il n'était plus là pour se défendre. Le doute allait rester gravé dans les mémoires.

Pourtant, ils avaient bien essayé de retrouver une vie normale après la guerre. Elle avait pu réintégrer son poste de secrétaire et même si son salaire était très bas, cela leur avait permis de s'en sortir. Pour Romain, les choses furent beaucoup plus difficiles. Il n'avait pas supporté d'être au chômage. Même en frappant à toutes les portes, personne n'avait voulu de lui : "Où étiez-vous pendant le génocide ?" Combien de fois avait-il entendu cette question !

Et puis, un jour, les accusations avaient commencé. Son nom était revenu à travers des témoignages. On l'accusait d'avoir participé avec un groupe de miliciens au meurtre de toute une famille. Que s'était-il passé chez Nkuranya, le 15 mai 1994 dans la soirée ? Qui avait tué sa femme et ses trois enfants ?

Isaro n'en savait rien. Dès le début de la guerre, elle avait été séparée de Romain. Ils ne s'étaient retrouvés qu'à la fin.

Que s'était-il passé chez Nkuranya ? Où se trouvait Romain à ce moment-là ? Pourquoi avait-il été cité ? Son suicide était-il la preuve de sa culpabilité ? Comme elle aurait aimé pouvoir répondre à ces questions.

Ils n'avaient jamais parlé de ce que Romain avait vécu pendant leur séparation. Il lui avait dit qu'il s'était réfugié chez son grand frère. Aujourd'hui, elle regrettait amèrement de ne pas lui avoir posé plus de questions.

Dans tous les regards, elle avait l'impression de lire des accusations : "Où était ton mari pendant le génocide ? Et toi, où étais-tu ?" Elle aurait voulu qu'il soit jugé, afin d'être lavé de tout soupçon. Mais ce ne serait désormais plus possible. Il s'était tué. Il avait emporté la vérité.

Quelques jours avant sa mort, Romain lui avait demandé : "Est-ce que tu crois que je suis innocent ?" Elle avait eu quelques secondes d'hésitation, pas grand-chose, mais elle ne l'avait pas regardé dans les yeux quand elle avait répondu : "Bien sûr. Je ne serais pas avec toi si j'en doutais."

Isaro lui avait menti tout en sachant qu'il s'en rendrait compte.

Elle aurait voulu anéantir ce doute qui obsédait ses jours et ses nuits. Quand en serait-elle libérée ? Quel rite fallait-il perpétuer pour retrouver la sérénité ?

Elle repensa au rendez-vous. C'était ridicule. Partir à cause d'une abeille !

Il avait sans doute trouvé cela futile, enfantin.

Isaro se souvenait de l'enterrement de Romain. Peu de gens étaient venus, seuls quelques membres de la famille. Elle n'avait pas dit au prêtre qu'il s'était suicidé.

C'était surtout après la cérémonie que le deuil l'avait submergée. Avant, il avait fallu s'occuper des détails pratiques, de la déclaration, des papiers. Elle avait refusé de ranger ses affaires, laissant tout en l'état. Exactement comme avant. Il reviendrait un jour, elle en était persuadée. Et qu'allait-il penser si tout avait été enlevé ? Si aucune de ses affaires n'avait été gardée ?

Isaro se disait que les objets ayant une âme, Romain se manifesterait à travers eux. Oui, elle attendait son retour depuis longtemps.

Isaro se réveilla avec difficulté. Elle se lava le visage à l'eau froide et alla se recueillir devant le petit autel dressé à la mémoire de Romain. Puis elle prit son téléphone et appela l'homme du rendez-vous. Elle s'excusa pour son départ précipité de la veille.

Isaro eut encore une fois l'impression d'entendre Romain. Mais cela n'avait plus autant d'importance. Ils prirent rendez-vous pour l'après-midi, au même endroit.

Isaro le trouva assis à la même table, un peu en retrait. Il l'accueillit comme s'il la connaissait depuis longtemps.

— J'ai perdu ceux que j'aimais le plus pendant le génocide, dit-il. Jamais je ne les oublierai. Jamais. Ils resteront en moi toute ma vie et je sais que personne ne pourra les remplacer. Mais après toutes ces longues années, je sais qu'il ne faut pas laisser le temps s'immobiliser. Il faut prendre avec soi le souvenir et le mêler à la vie. Ne pas le séparer de la vie, mais l'intégrer.

— Ils reviendront un jour, j'en suis sûre ! s'écria Isaro.

— Non, ils ne reviendront plus, fit-il fermement. Ils ne reviendront jamais plus.

Alors, Isaro baissa la tête.

— Le temps nous observe, reprit-il. Il regarde ce que nous faisons de la mort des autres. Si nous échouons, il n'y aura plus d'espoir. Ceux qui sont partis nous ont laissé la terre dans laquelle leurs os se sont enfoncés. C'est à nous de reconstruire la vie. Notre longue attente doit cesser.

— Mais trop de questions restent encore sans réponse. Si les morts viennent réclamer leur dû, qu'aurons-nous à leur donner ?

— Les morts ne viendront rien réclamer car ils ont commencé une autre existence. Et nous n'aurons jamais toutes les réponses à nos questions. Il faut punir ceux qui méritent de l'être, ceux qui ont initié le règne de la cruauté. Mais les autres doivent être libérés du poids de la culpabilité.

Isaro resta silencieuse. Elle se rendait compte que personne ne lui avait jamais parlé ainsi. Il lui semblait que cet homme avait percé les secrets de son

âme.

— Je pense qu'il est temps que tu me dises ton nom, murmura-t-elle.

— Je m'appelle Nkuranya, dit-il. Nkuranya.

ANASTASE ET ANASTASIE

Pour la première fois, il avait l'impression d'être totalement désemparé, de ne pas savoir, de ne pas pouvoir. Au lieu d'affronter la mort, il fuyait. Au lieu de descendre dans le fond de la terre, il reculait, effrayé par les choix infinis de cette autre vie. Où était partie Anastasie ?

Il avait la tête qui tournait. Il ne savait plus où il en était. L'air lui brûlait l'intérieur du corps. La nature s'éloignait de lui.

Il se sentait anéanti par l'abîme de sa disparition.

Il avait perdu Anastasie au moment où il souhaitait la faire revenir, non plus seulement comme sa sœur, mais comme la femme qu'il avait aimée et avec laquelle il avait tant de choses en commun. Il avait cru que les blessures commenceraient à se cicatriser, toutes celles qu'ils s'étaient eux-mêmes infligées avant la guerre et celles qui étaient venues après. Mais les plaies restaient ouvertes. Qu'allait-il faire maintenant ?

Le ciel n'était qu'un tapis noir sur lequel glissaient à l'infini les nuages, une étendue poudreuse aux bords lumineux. Et soudain la déchirure apparaissait, faisceau de lumière rouge sang dans la chair du ciel.

Maintenant, devant lui, la voûte céleste s'ouvrait pour que le jour puisse la posséder. Une coulée phosphorescente, un brasier incandescent jaillissait de la fraîcheur. Anastase se rapprochait de l'instant où le soleil allait renaître.

Cette énergie, cette fusion, était-ce là que se perdaient les âmes pour apporter à leur tour toute la force de leur énergie ? Était-ce là que se rencontrait la somme de tous les désirs et de toutes les déceptions ?

Le souvenir d'Anastasie dérivait lentement sur les chemins de sa mémoire. Son parfum était en lui. Le goût de sa peau était toujours frais et le son de sa voix résonnait de cent échos. La nostalgie restait intacte.

“Cette montagne devant moi, pensait-il, je dois la déplacer. Je dois étendre mes mains et attraper l'oiseau en vol. Je dois manger la terre à pleines gorgées, répondre à l'appel du vent. Je dois apprendre à vivre sans elle, sur l'autre face du temps.”

Ce qu'il craignait le plus, c'était d'ouvrir les portes du souvenir et de sentir le vide lui monter à la tête, le soûler de solitude. Qu'allait-il faire de la mort d'Anastasie ?

Anastasie se réveillait brusquement à l'heure où l'aube pointait et se sentait envahie par la mémoire de son viol. Le soleil avait beau montrer son visage rieur, elle ne le voyait pas. Elle restait emmurée dans la prison de sa chair. Sa langue était pâteuse et l'empêchait de prononcer le moindre mot. Ses envies s'étaient érodées comme des rochers frappés par une mer en furie. Elle ne reconnaissait plus l'intérieur de son corps, se sentait étrangère à cette masse lourde qui écrasait son esprit. Elle se sentait épuisée avant même d'entrevoir le début de la journée. Elle aurait voulu pouvoir dormir plus longtemps, fermer les yeux plus hermétiquement. Disparaître dans l'oubli, naviguer doucement, se laisser emporter par les flots souterrains. Fermer la porte aux cris et aux murmures de la vie, au tourniquet du temps qui grinçait. Glissement progressif. Perte de conscience. Il faisait bien meilleur au fond de son lit. Plus rassurant, plus tranquille. Elle pouvait retourner dans ses endroits préférés, recréer les moments uniques où, petite fille libre de tout, elle dévalait les sentiers en descendant la colline. Il n'y avait pas un arbre, pas un buisson, pas une cachette qu'elle ne connaisse.

Pourquoi demain menait-il à la souffrance ? Elle l'avait sentie dans le visage de son frère, dans son désespoir, ses yeux brumeux, ses lèvres déjà amères.

Anastasie était rivée à l'obscurité, les yeux ouverts sur des rêves hostiles, à se demander si le matin pourrait effacer de sa mémoire les années qui se vidaient de tout miel.

La lumière du jour n'était faite que pour la tenir éveillée jusqu'au prochain sommeil.

Malgré les années, elle portait la blessure dans sa chair, dans ses cheveux, dans son sourire. Elle se sentait fragile, vulnérable. Qu'allait-elle faire de toutes ces sensations mauvaises qui se bousculaient dans sa tête et laissaient si peu de place pour autre chose ?

Ce qui l'effrayait en elle-même, c'était la façon dont son esprit s'éparpillait, l'empêchait de se concentrer sur quoi que ce soit. Les terreurs instinctives revenaient la hanter. Alors elle criait :

“Je vous rejette, je vous crache, je vous vomis tous ! Vous m'avez trahie. Vous avez gâché mon avenir !”

Mais voilà qu'Anastase osait lui écrire, lui dire qu'il pensait à elle, qu'il n'avait jamais cessé de songer à elle et qu'il lui demandait pardon pour lui avoir fait du mal. “Réponds-moi, je t'en prie, disait-il. Romps ce silence qui me fait tant souffrir.”

Anastasie tenait la lettre entre ses mains qui tremblaient. Elle avait beau lire et relire les mots, elle ne parvenait pas à atténuer les battements de son cœur. Comment osait-il écrire ces lignes, penser qu'ensemble, ils pouvaient encore

avoir quelque chose en commun ? Elle avait la gorge serrée et la sensation d'avoir été frappée au visage. Elle avait peur. Allait-elle pouvoir sortir de ce labyrinthe ? Allait-elle pouvoir se retrouver ? “Ne comprend-il pas tout le mal qu’il m’a fait ? Ne sait-il pas qu’il m’a détruite ?”

Au creux de son sommeil venait le désespoir. Ses yeux se fermaient et son esprit s'échappait pour survoler l'univers entier, mais il lui restait toujours la sensation physique d'une lente noyade. Elle coulait, coulait jusqu'à perdre le rythme de sa respiration. Puis elle se réveillait en sursaut, ouvrant les yeux sur le vide entier, irrésistible.

Elle savait que désormais, le Mal habitait son corps. Il n'y avait plus de place dans sa vie pour la légèreté.

Immobile, Anastase se tenait dans le couloir pour écouter les bruits de la maison. Il était 2 heures du matin. Tout semblait calme. Il pouvait juste entendre la respiration régulière d'Anastasie et celle plus rapide de ses deux petits frères dans la chambre d'à côté. Il ferma leur porte et prêta encore une fois l'oreille. Aucun son ne venait d'en bas. Ses parents dormaient à poings fermés.

Il entra sur la pointe des pieds dans la chambre de sa sœur. Il s'approcha du lit où elle dormait, allongée sur le dos. En s'éclairant de sa lampe de poche, il vit qu'elle portait un T-shirt blanc et qu'elle avait repoussé le drap jusqu'à sa taille.

Anastasie se réveilla en sursaut quand la lumière crue balaya son visage. Elle essaya de crier mais Anastase fut plus rapide qu'elle en mettant la main sur sa bouche pour l'en empêcher. De son autre main, il avait appuyé la pointe d'un couteau contre son cou. “Tais-toi et ne bouge pas, sinon je vais te blesser ! Je vais te défigurer. Tu crois que je ne t'ai pas vue tourner autour des garçons ? Tu te comportes comme une prostituée !” En sentant Anastasie se débattre, il augmenta la pression du couteau sur sa peau. Il entendit un cri étouffé.

Maintenant sa sœur ne bougeait plus, effrayée.

Anastase lâcha prise quelques secondes et s'empara d'un pagne qui pendait près du lit. Puis, s'en servant comme d'un large bandeau, il lui recouvrit les yeux et la bouche. Ensuite, il noua si fermement le tissu qu'Anastasie crut qu'elle allait étouffer. “Ne bouge pas, répéta-t-il, sinon tu vas vraiment le regretter !” Quand il lui écarta les jambes et qu'il entra violemment en elle, elle ne put pas croire que ce qui lui arrivait était réel. Cela devait être dans une autre vie, un autre temps. Elle n'avait même pas la force de pleurer. Son esprit ne fonctionnait plus.

Anastase la laissa ainsi sur le lit souillé.

Elle resta prostrée, terrifiée.

Elle avait honte. Elle se sentait sale, repoussante. Elle n'existait plus.

Comment allait-elle pouvoir se relever ? Faire face aux autres ?

Son esprit se détacha de son corps, flotta dans la chambre et se cogna au plafond.

Ce fut sa première mort.

Officiellement, Anastasie est morte quelques années plus tard, vers la fin du mois d'avril 1994. Personne n'est vraiment sûr de la date exacte de son décès car dans sa commune, il y eut très peu de rescapés. Cependant, tous les témoignages concordent. Malgré son jeune âge, Anastasie faisait partie du groupe de résistants qui tint les milices à distance pendant plusieurs semaines. Il fallut aux miliciens un renfort de militaires et de gendarmes pour les vaincre.

Tous les résidents avaient érigé ensemble des barricades pour empêcher les assaillants d'entrer dans le secteur. Ils s'étaient battus de jour comme de nuit. Mais les tueurs finirent par s'infiltrer. Les maisons, les écoles, les églises se mirent à brûler. Les tueries commencèrent. Tous les Tutsis et ceux qui avaient essayé de les protéger furent massacrés.

CEUX QUI N'ÉTAIENT PAS LÀ

KARL

Karl était à l'étranger, en voyage dans son pays d'origine quand les événements se sont produits. Lorsqu'il avait appris par la radio que l'avion présidentiel avait été abattu et que le chef d'Etat était mort, il s'était précipité sur le téléphone et avait longuement parlé à Annonciata. Oui, il y avait des troubles en ville, avait-elle dit, mais pour le moment, le secteur était calme. Les enfants allaient très bien. Cependant, les établissements scolaires étaient fermés.

Karl leur avait conseillé de faire très attention et d'éviter de sortir.

Mais quand, le lendemain et les jours suivants, il réalisa l'ampleur du danger, il était déjà trop tard. Les lignes de téléphone étaient coupées.

Le trafic aérien avec le Rwanda était interrompu. Karl se trouvait à présent totalement séparé de sa famille. Cela n'avait pas de sens. Comment les faire sortir au plus vite du pays par un moyen ou par un autre ? Devant l'impossibilité de joindre l'ambassade du Rwanda, il avait alors téléphoné au ministère des Affaires étrangères pour savoir si leurs services avaient des nouvelles récentes de la situation au Rwanda. Personne n'avait pu lui répondre de façon cohérente. C'était la confusion. Un directeur de cabinet lui répéta nerveusement que, sur le terrain, l'évacuation des ressortissants de son pays était organisée. De quelle nationalité était sa compagne ? Rwandaise ? Impossible. Et les enfants ? Peut-être, il verrait ce qu'il pourrait faire. Sa famille devait prendre contact avec la Croix-Rouge de toute urgence.

Maintenant, Karl voyait les images diffusées par la télévision : des cadavres partout, le long des routes, des chemins, dans les rues. Des colonnes de déplacés fuyaient, leurs maigres bagages sur la tête. Des enfants pleuraient, des vieilles femmes marchaient, la peur dans les yeux. Il pensait que d'un moment à l'autre, il allait reconnaître ses enfants, leur mère, parmi la foule anonyme des réfugiés ou entre les corps inertes, tombés ici et là.

Et pourtant, avant son départ, une atmosphère de tension s'était installée dans Kigali. Le ton se durcissait. La radio diffusait des slogans de haine. Tout le monde se doutait que quelque chose de mauvais se préparait, que de nouvelles vagues de persécutions anti-Tutsis allaient sans doute reprendre comme cela était déjà arrivé par le passé. Mais un génocide, non. Personne n'avait imaginé une telle ampleur.

Comment avaient-ils pu être aussi aveugles ?

Le Rwanda, c'était là qu'il avait décidé de rebâtir sa vie. C'était là que vivaient ses amis. Il réalisait maintenant qu'il aurait dû épouser Annonciata,

ne pas traîner à légaliser leur union. Mais il pensait avoir le temps à l'époque. Aujourd'hui, il s'en faisait le reproche. Cela aurait pu lui garantir une évacuation. Cela aurait pu la sauver. Il perdait des années d'espérance dans cette apocalypse. La vie ne lui faisait pas de cadeau.

Ce qui le torture le plus aujourd'hui, c'est de s'être laissé convaincre qu'il ne fallait pas aller rejoindre Annonciata et les enfants. Ses propres parents lui avaient dit : "Cela ne servirait à rien d'aller là-bas. Que pourras-tu faire dans ce chaos ? Tu te feras tuer avant de les retrouver. Reste ici jusqu'à ce que la situation se rétablisse. Tu leur seras plus utile vivant que mort !" Il savait pourtant que son père et sa mère n'avaient jamais compris son attachement pour ce petit pays perdu sur la carte du monde. Ils n'avaient pas accueilli favorablement son union avec Annonciata.

Karl se disait qu'à son retour, il ne retrouverait rien de sa vie passée, qu'il allait devoir tout recommencer à zéro.

Il vivait comme un zombie en cage dans sa ville natale. Il n'avait nulle part où aller. Il ne savait que faire pour atténuer sa peine et calmer son angoisse. Rien ne parvenait à le libérer de cet écrasant sentiment de culpabilité pour n'avoir pu protéger sa famille, pour les avoir en quelque sorte abandonnés à leur sort au moment où ils avaient le plus besoin de lui. Il les avait laissés seuls devant les plus grands dangers, devant la souffrance.

Enfin, en juillet, il avait appris par la Croix-Rouge que sa famille avait été retrouvée dans un camp de réfugiés.

Dès que la ligne aérienne avait été rétablie, il était parti pour Kigali.

Leurs retrouvailles furent l'événement le plus intense de sa vie.

Sa famille était saine et sauve. Rien d'autre ne comptait. Le soulagement qu'il éprouvait était enivrant car il marquait la fin de son agonie.

Le pays était en ruine, l'horreur encore palpable. Une odeur de pourriture flottait dans Kigali.

Arrivé en pleine campagne de nettoyage de la ville, il avait regardé, médusé, les soldats de l'armée victorieuse tirer sur les chiens errants, ces animaux enragés qui s'étaient gavés de dépouilles abandonnées. Pendant les cent jours d'orgie de sang, de cris et de fureur – chairs éclatées et odeurs de viande boucanée –, les chiens s'étaient nourris des corps de leurs maîtres.

Le pays n'était plus le même.

Plus rien n'était comme avant.

Mais pouvoir serrer ses enfants dans ses bras, c'était retrouver l'espoir et la force de rebâtir.

Le quotidien revint. Il leur fallait réapprendre à vivre ensemble.

Avec le temps, Karl réalisa pourtant qu'il avait perdu sa compagne, la mère de ses enfants, Annonciata, la femme qu'il avait connue et aimée. Celle qui

l'avait séduit par son énergie et sa gaieté n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Après leur retour à la maison, elle était tombée malade sans que personne ne sache exactement de quoi. Retranchée en elle-même, elle ne parlait pas, ne s'intéressait plus à rien, avait totalement perdu l'appétit. Elle passait la journée au lit et la nuit, elle gardait les yeux grands ouverts sans bouger.

Karl essayait de lui parler, de la faire sortir de son isolement mais n'y parvenait pas. Quand il s'approchait d'elle, il la sentait se raidir, cherchant à fuir tout contact. Il ne pouvait ni la caresser ni même simplement l'embrasser ou la tenir dans ses bras. Elle s'était retirée du monde.

Il pensa qu'elle avait encore besoin de temps pour se remettre de tout ce qu'elle avait vécu. Il se mit donc à concentrer ses efforts sur les enfants qui, de toute façon, refusaient de s'éloigner de lui.

En désespoir de cause, Karl emmena sa femme chez un docteur qui lui avait été recommandé. Tests, prise de sang, radios. Attente.

Annonciata avait le sida.

Un soir, alors qu'il se tenait à son chevet, elle avait rassemblé ses dernières forces et lui avait confessé sa souffrance. Des miliciens l'avaient violée à plusieurs reprises sur le bord de la route. Elle avait marchandé la vie de ses enfants. Des nuits durant, les hommes qui gardaient la barrière s'étaient servis d'elle.

Aujourd'hui, Karl ne parvient pas à effacer le passé de sa mémoire, à lever son deuil qui dure et se prolonge depuis plusieurs années. Il veut se punir, s'imposer une loi qui le condamne à souffrir encore longtemps.

Un jour, peut-être ses enfants finiront par le délivrer de son malheur. Avec leur immense désir de vivre, de voir la vie continuer, ils briseront petit à petit les chaînes de son deuil infini.

SETH ET VALENTINE

C'est un homme de taille moyenne, au visage lisse et presque parfait. Il a une très grande maîtrise de son corps et sa stature est celle d'un aristocrate. Son sourire est chaleureux et le regard qu'il pose sur son entourage est empreint de tolérance. Peut-être est-il optimiste de nature ou est-ce simplement parce qu'il se place au-dessus de la mêlée ?

Il est très bien habillé – probablement des habits de marque. Sa chemise et son pantalon ont une bonne coupe. Mais sa veste est d'une couleur quelque peu ordinaire, trop classique, ce qui donne à penser qu'il doit être assez conventionnel.

En parlant avec lui, on se rend vite compte que sa vie fonctionne en vase clos et que depuis l'enfance, il a été élevé dans une haute idée de lui-même.

Au moment des massacres de 1963, son oncle paternel l'a fait fuir hors du pays avec ses frères et sœurs. Son père, un haut fonctionnaire, et sa mère, une pharmacienne, avaient été assassinés, chez eux, au Rwanda.

Sa vie a commencé au Burundi à l'âge de quatre ans. De Bujumbura, il garde un grand souvenir, le sentiment d'un Eden retrouvé, la conviction qu'ils auraient dû vivre ainsi à Kigali.

Son premier amour sera sans doute le dernier. Valentine l'a attendu pendant cinq ans, le temps qu'il finisse ses études aux Etats-Unis. Puis elle est venue le rejoindre. Deux ans plus tard, ils sont rentrés au Burundi pour la cérémonie de mariage.

Seth me raconte en détail la visite à la belle-famille, les bras chargés de cadeaux, la somme symbolique de la dot à payer et les longs pourparlers. Il éclate de rire : "Mon oncle qui n'était pas bien au fait des coutumes burundaises a failli faire échouer la cérémonie. Au moment de donner la dot, il ne comprenait pas ce qu'il fallait faire. Les Vieux ont bien essayé de l'orienter sur la bonne piste, mais comme il ne comprenait vraiment rien, ils ont dû se retirer. Il y a eu un moment de flottement au cours duquel tout le monde s'est regardé, l'air embarrassé. Alors, un représentant de la belle-famille s'est levé et a murmuré quelque chose dans l'oreille de mon oncle et finalement la cérémonie a pu reprendre." Il rit encore en y pensant. En réalité, tout cela le ravit. Il trouve qu'au Burundi les coutumes sont encore vivantes alors qu'au Rwanda, elles ont presque totalement disparu du fait de l'abolition de la monarchie et de l'omniprésence de la religion catholique.

Seth parle de sa femme avec admiration. Il montre la photo de sa fille. L'enfant fait un large sourire. Elle ressemble à son père.

Lors de son dernier voyage au Burundi, il est allé passer plusieurs semaines

au Rwanda. Il considère que la situation s'améliore, que les signes sont bons. "Nous avons touché le fond. Nous allons maintenant nous en sortir." Il pense qu'il est possible de faire beaucoup de choses pour le pays. Il prépare son retour : "Dans deux ans, si tout va bien, Valentine aura son diplôme. Elle pourra trouver un emploi et moi, je monterai une affaire."

Je le regarde. Soudain, je me fais du souci pour lui. Quitter les Etats-Unis pour le Rwanda avec toute sa famille ? L'appel du pays est vraiment puissant. Il est semblable au sang qui s'engouffre dans les veines et les artères. Il fait gonfler le cœur.

LE DEUXIÈME VOYAGE

SABENA VOL 565

Je suis assise à côté d'une dame qui fait partie de la fondation Dian Fossey. Nous parlons des gorilles. Ils sont la richesse touristique du Rwanda.

Tout au nord de ce minuscule pays, les derniers "dos argentés" vivent sur les hauteurs de la chaîne des volcans. Les montagnes s'étendent à la fois sur le Rwanda, la république démocratique du Congo et l'Ouganda. Du côté rwandais, le parc national des Volcans a été aménagé pour eux. Dian Fossey en avait fait un royaume.

Végétation étrange plongée dans un brouillard épais, territoire perdu dans les brumes éternelles, c'est là que les gorilles de montagne ont choisi de vivre. Dans cet espace silencieux, hors du temps et loin des hommes, des épaisses forêts de bambous, des plantes gigantesques, des fleurs préhistoriques et des arbres à la longue chevelure veillent sur ces animaux majestueux. Et les tapis de mousses, repus d'humidité et d'eau stagnante, s'étendent jusqu'aux rives des lacs enfouis dans les cratères.

Pendant toute la période du génocide et de la guerre, les grands primates n'ont pas été touchés. Ils se sont réfugiés sur les sommets des montagnes. Mais on dit que de toute façon, aucun combattant n'aurait essayé de leur faire du mal. Est-ce le mystère de leur imposante présence qui a fait d'eux des animaux-totems ? Ou est-ce simplement parce qu'ils sont le symbole d'une beauté qui dépasse l'entendement ?

Et pourtant, pendant longtemps, leur immense stature a poussé bien des hommes à les traquer. Venant d'Europe avec leurs armes sophistiquées ou tout simplement des villages environnants, les chasseurs voulaient s'offrir des trophées et vaincre ainsi la peur qu'ils avaient de ces bêtes issues d'un autre univers. Les hommes cherchaient à se proclamer, une fois encore, maîtres incontestés de la nature.

Dian Fossey est morte, probablement tuée par des braconniers. Elle avait fini par aimer les animaux plus que la race humaine.

Devant les villageois médusés, des étrangers arrivaient avec leurs énormes appareils et leurs projets coûteux puis disparaissaient dans les montagnes sans se retourner. Tout cela n'était pas bon.

Oui, il est vrai que les villageois avaient jadis chassé les gorilles, mais que savaient-ils à l'époque de ces bêtes énormes à la terrifiante ressemblance humaine ? Il avait fallu l'installation de la station de recherche pour qu'ils comprennent que ces animaux étaient ce que le Rwanda avait de plus précieux. Plus précieux qu'eux ? La compétition était ouverte.

“Qui a tué les touristes dans la partie ougandaise de la chaîne des volcans ?”

Ils étaient à la recherche des gorilles de montagne, voulaient les approcher, les observer dans leur splendide liberté. Selon la version la plus courante des événements, ils ont été les victimes des Interahamwe qui, n’acceptant toujours pas leur défaite, s’infiltrèrent dans le pays et lancent des attaques le long des frontières qui coupent la chaîne des volcans.

La Nouvelle Revue, un bimensuel de Kigali, écrit : “A l’aube du lundi 1^{er} mars, environ cent cinquante hommes armés de machettes, de lances et de fusils AK 47, repérés comme étant des rebelles hutus rwandais – des Interahamwe, responsables du génocide rwandais de 1994 –, ont attaqué trois campements dans l’impénétrable forêt Bwindi au sud-ouest de l’Ouganda. Ils ont tenté d’enlever une trentaine d’étrangers, mais n’en ont finalement emmené que quatorze, ayant semble-t-il fait le tri entre Anglo-Saxons et francophones, ces derniers ayant été relâchés.”

Je demande à ma compagne de voyage si elle n’a pas peur. Elle me donne une autre version des faits : les touristes n’auraient pas dû mourir. Personne ne voulait vraiment leur faire de mal. Seul un terrible hasard a fait basculer les choses. Ils se sont trouvés au mauvais endroit au mauvais moment. Pour les autorités, tout est maintenant rentré dans l’ordre. La chaîne des volcans a retrouvé son calme.

La reprise des recherches est en bonne voie. Le parc national a de nouveau ouvert ses portes. Le pays a besoin d’argent, de devises étrangères. Des emplois, des camps, des hôtels, des améliorations de l’environnement sont prévus. Dian Fossey a été remplacée par une jeune scientifique tout aussi passionnée. Un système de surveillance satellite suivra de son œil artificiel les mouvements des primates. Il paraît que l’université de Butare bénéficiera également de l’équipement.

Ma voisine vient des Etats-Unis. Ce n’est pas la première fois qu’elle va au Rwanda. C’est sa sixième visite. Conférences de presse, pourparlers, discussions, négociations, il faut passer par les hommes pour arriver jusqu’aux gorilles au dos argenté.

Les grands singes savent-ils ce qui s’est passé au pied des montagnes ? Ont-ils perçu le carnage, senti la mort se répandre sur le territoire des hommes ?

KIGALI

Kimihurura, côté Cadillac.

Le chant des oiseaux entre dans ma chambre. Derrière les rideaux, le jour. Tout paraît calme. La maison est silencieuse. La pièce baigne encore dans la

pénombre. Mon lit défait garde l'odeur de la nuit. Dans les pièces voisines, mes amis dorment.

Les oiseaux se parlent, se répondent. Tout au fond, on entend le murmure de la ville. Des bruits viennent de la grande route : voitures, motos. Des chiens aboient, des voix percent le matin.

Petit à petit, mon corps se réveille, mon esprit se prépare à sortir au grand jour.

AUCUNE PERSONNE SEULE N'A TUÉ UNE AUTRE PERSONNE

“En dirigeant la peur et la haine contre les Tutsis, les organisateurs espéraient forger une solidarité entre les Hutus. Mais au-delà de ça, ils avaient l'intention de bâtir une responsabilité collective pour le génocide. Les gens étaient encouragés à se livrer ensemble aux tueries, à l'instar des soldats d'un peloton d'exécution qui reçoivent l'ordre de tirer en même temps, de sorte qu'aucun individu ne puisse être individuellement ou entièrement responsable de l'exécution. « Aucune personne seule n'a tué une autre personne », déclara un des participants.”

Je ferme le livre et le dépose sur la table. Ma respiration est profonde. Je ne peux m'empêcher de relire le titre : *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda**.

Oui, se souvenir. Témoigner. C'est ce qui nous reste pour combattre le passé et restaurer notre humanité.

COMMUNE DE KICUKIRU

Secteur de Kagarama.

Tout est recouvert de poussière. Les feuilles des arbres sont rousses, le ciel est lourd et épais. Le temps est sec à faire craqueler la peau. Les rayons du soleil tombent à pic, l'herbe est fatiguée, épuisée par le vent brûlant.

Dans ce secteur, de nombreux massacres ont eu lieu. Le site de Nyansa est à deux pas. Près de vingt mille morts. Les autorités avaient dit à la plupart des gens de se rassembler dans l'école primaire et les alentours. Certains venaient de loin, avaient fui leur propre commune.

La piste qui mène au Centre des jeunes est complètement défoncée. Des crevasses blessent encore plus le chemin et rendent difficile la conduite.

A l'entrée de la cour, des tentes ont été dressées. C'est là que les adolescents et les enfants dorment sur des lits en bois qu'ils ont fabriqués eux-

mêmes. Dans l'une des pièces du bâtiment principal, un groupe suit un cours de dessin. Il fait sombre. Ils s'appliquent. L'animateur lève la tête et nous salue. Dans l'autre pièce, des adolescents sont occupés à passer de la colle sur les bouts de papier qui serviront plus tard à faire des meubles en carton. Nous entrons dans la cuisine. Une grosse marmite de légumes est sur le feu. Dehors, dans la cour, des petites filles prennent de l'eau dans des citernes noires en plastique. Un jeune répare à grands coups de marteau un réchaud à charbon. Les autres le regardent. Plus loin, des lapins dans leurs cages.

Des meubles en carton sont exposés le long du mur. Petites chaises, étagères, tables, fauteuils verts, bleus, jaunes. Les peintures sèchent au soleil. Il faut que les commandes arrivent pour faire rentrer un peu d'argent.

Quand ils viennent au Centre pour la première fois, les enfants disent qu'ils sont orphelins. Mais parfois, après quelques mois, certains se mettent à parler. Ils racontent d'où ils viennent et pourquoi ils sont partis, un jour, pour vivre l'errance. Si vous les poussez à parler, à dire leur vie antérieure, ils s'enfoncent plus loin dans le mensonge, ce bouclier contre la cruauté des adultes. Ils diront ce que vous voulez entendre.

C'est seulement le soir, quand l'obscurité s'est installée, que vous entendrez parfois des bribes de vérité. Les morceaux de leur histoire s'imbriquent les uns dans les autres, et puis enfin, l'image se dessine.

Gamins rebelles, rejetés par la société. La ville entière leur appartient. Malgré leurs visages de petits hommes et de petites femmes, on sent leur enfance toute proche. A la lisière de leur sourire, elle voudrait fleurir. Comment un regard peut-il être si beau quand il a vu tant de misère ? Comment le timbre d'une voix peut-il encore être si clair quand tant de cris l'ont écorché, tant de pleurs l'ont mouillé ?

Orphelins de la guerre, du sida ou de la dislocation des familles, quand ils n'erreraient pas dans les rues, ils passaient leurs journées à la décharge de Kigali. Chasse au trésor : fouiller dans les détritiques, les restes de la capitale.

Un jour, ils ont entendu parler du Centre des jeunes et ont décidé d'y aller. Mais ils savent que beaucoup de leurs camarades sont restés à la décharge. Alors, de temps en temps, ils repartent leur rendre visite, accompagnés des animateurs. Que se disent-ils quand ils se retrouvent ?

Des colonnes de fumée s'échappent du sol – ordures que l'on brûle –, odeur de putréfaction, air acide qui entre dans les yeux, le nez, la bouche. Les poumons se gonflent de poussière. Les pieds remuent les détritiques. Le cadavre d'un chien, les pattes en l'air, gonfle lentement au soleil. Ses yeux boursoufflés fixent le ciel de plomb. Une baraque au milieu des ordures abrite deux enfants qui discutent en triant des objets.

Ces champs lunaires surplombent Kigali. Au loin, l'aéroport international et tout autour, le collier des mille collines.

Sur cette île aux ordures, il existe des règles bien établies. Il y a des chefs, des sous-chefs, toute une hiérarchie rigide. Les plus gradés se servent en

premier, choisissant les meilleures trouvailles : clous, boîtes de conserve, tôles, bouteilles vides, cartons, jerricanes.

A la fin de la matinée, des acheteurs montent la colline qui mène à la décharge et viennent évaluer les butins, marchander, payer. Si certains enfants ne trouvent pas d'acquéreurs sur place, ils vont vendre leurs biens quelque part en ville. La faim, les maladies, la violence et la drogue les accompagnent.

Quand la fatigue est trop grande pour retourner fouiller dans la décharge, ils se mettent à voler.

Enfants du génocide, ils sont la blessure qui pourrait faire mourir encore une fois le pays car leur souffrance est amère et leur avenir ne va pas plus loin que le bout de la rue. Ils grandiront la rage au ventre et qu'importe l'appartenance, la vie n'est pas chère, la vie ne vaut pas grand-chose. Mourir n'est pas une grosse affaire puisque ça se fait au bord de la route, dans la poussière ou la boue. Ceux qui viendront armer leurs bras et les enrôler dans une armée de va-nu-pieds sauront trouver les mots pour combler le vide de leurs journées vagabondes. Ils sont les plaies ouvertes de la mémoire, le mal qui suppure.

LA JEUNE ZAÏROISE QUI RESSEMBLAIT A UNE TUTSIE

Elle est assise sur le rebord du divan. La peau cuivrée, les pommettes hautes et le sourire triste, elle parle d'une voix si basse qu'il faut faire des efforts pour l'entendre. Elle s'exprime très vite, sans vouloir s'arrêter. Les mots sortent de sa bouche dépourvus de mensonge, de fioritures. En fait, elle est perdue dans un autre univers tandis qu'elle revit les terribles événements. C'est une fille pareille à beaucoup d'autres, sans grande éducation, sans ambition démesurée et qui a été prise dans l'engrenage d'une folie meurtrière.

"C'était le soir, j'avais fini de manger et j'étais à la maison en train de feuilleter un magazine avec le bébé à côté. J'ai entendu des bruits de fusil mais moi ça ne m'a rien fait parce qu'ici on entend tirer de temps en temps n'importe comment. J'ai dit au boy de fermer la maison et d'aller se coucher et puis j'ai posé le bébé dans notre lit parce qu'Etienne n'était pas encore venu et je n'aime pas dormir seule et aussi le bébé il me réveille à chaque fois la nuit.

Vers les 1 heure du matin, je me suis réveillée à cause de beaucoup de bruits de fusil, Etienne n'est pas là toujours mais je n'ai pas eu peur, ça m'a rien dit du tout j'ai continué à dormir. 6 heures du matin, le boy a tapé très fort sur la porte de la chambre, l'enfant a commencé à pleurer, j'ai vu qu'Etienne n'est toujours pas rentré et ça m'a vraiment beaucoup surprise, j'ai dit : Qu'est-ce qu'il y a ? Le boy a crié : Madame il faut venir vite les militaires hutus ils sont en train de tuer tous les Tutsis ! En même temps des militaires

sont passés devant la maison et puis un s'arrête et il demande au boy qui a couru pour venir se mettre devant la porte : Est-ce qu'il y a quelqu'un dans la maison ? Ils sont tous partis ça fait longtemps, il répond. Et si je rentre dans la maison et que je les trouve ? Le boy il dit encore : Il faut rentrer si tu veux. Si je vois quelqu'un dedans je vais te tuer avec eux, le militaire crie, le boy dit oui et moi je suis cachée dans la salle de bain et je mets ma main sur la bouche de mon enfant, je commençais à trembler, mais le militaire est parti en disant qu'il va bientôt revenir. Après le boy est venu me trouver rapidement, il dit tu ressembles trop à une Tutsie, il faut partir vite sinon ils vont te tuer, ici c'est mauvais pour toi, ils connaissent bien le quartier.

Je voulais partir en courant mais devant la maison il y a un homme qui crie : Pardon, pardon il ne faut pas tirer ! Il a levé ses bras en l'air et le militaire dit : Tu crois que je vais gaspiller mes cartouches pour toi ? Et puis il prend son couteau et il coupe sa gorge comme un mouton, devant la maison il y a trop de cadavres, parmi eux il y en a que je reconnais et qui habitaient tout près du type qui a crié, c'est l'homme qui vend des légumes dans le quartier et puis un autre c'est le jeune mécanicien qui travaille en bas de la rue et qui répare toutes les voitures. Je cours avec mon enfant, les cadavres me donnent la peur sur le chemin, j'arrive dans la maison de ma voisine hutue mais ma tête tourne beaucoup. Elle me dit de rentrer vite et je suis restée tout le temps cachée sous un lit avec mon enfant, il y avait aussi une femme tutsie avec ses trois enfants et sa cousine.

Le troisième jour, la voisine dit il faut qu'on quitte tous sa maison à cause des militaires qui sont trop nombreux, j'ai commencé à pleurer, tu veux qu'ils nous tuent si on s'en va ? Je ne peux pas partir, nous allons tous mourir ici ensemble. Il y avait beaucoup de bruits de fusil, il n'y avait pas moyen de sortir, on a fait encore deux jours et puis les soldats sont arrivés dans la cour de la maison, ils cassaient toutes les portes pour chercher les Tutsis qui se cachaient, j'étais sûre que j'allais mourir, je dois rester sous le lit avec mon enfant.

Mais alors déjà ils ont trouvé les autres, je voyais leurs pieds et j'entendais les cris et puis ils ont envoyé tout le monde dehors et j'entendais qu'ils parlaient beaucoup et qu'ils étaient très fâchés. La voisine essayait de leur demander pardon mais ils crient seulement : Est-ce qu'il y a quelqu'un encore ? Si vous ne dites pas on va vous tuer sur place, est-ce qu'il y a des Tutsis dans ta maison ? Et puis ils sont encore rentrés dans la maison et ils ont donné des coups de pied partout et cassé ce qui était dedans et pris les choses, je commençais à trop trembler, l'enfant a pleuré et ils sont venus me chercher dessous le lit.

J'ai perdu la tête : Pourquoi tu trembles comme ça ? Qu'est-ce que tu caches ? J'ai dit : Je suis pas une Tutsie, je suis zaïroise, il y en a un qui me gifle : Si tu es zaïroise pourquoi tu te caches ? Dis-moi la vérité ou bien je vais te tuer tout de suite, donne-moi ton enfant ! Il a mis son pistolet sur ma figure et il a soulevé le bébé, j'ai crié, ils ont tué mon enfant devant moi et

puis ils l'ont jeté dehors dans la cour, je suis tombée.

Quand je me suis réveillée, c'était la nuit, j'avais mal dans le sexe et ma robe était déchirée, j'ai pleuré, il n'y avait plus personne dans la maison, il n'y avait pas de lumière, j'ai beaucoup pleuré, j'entendais des bruits de fusil partout et je tremblais, je ne sais pas combien de temps je suis restée comme ça, j'ai rampé jusque dans la cour et j'ai trouvé le corps de mon enfant, j'ai creusé avec mes mains un trou un peu profond, je l'ai mis dedans et alors je suis rentrée et j'ai pleuré encore dans la maison. Je pleurais je dormais je pleurais.

J'ai trouvé un peu de nourriture et chaque jour, j'ai essayé de sortir mais j'avais trop peur qu'ils me trouvent pour me tuer. J'ai trouvé un bon endroit pour me cacher dans le toit de la maison, quand j'entendais un bruit. Un jour les militaires sont revenus et puis ils ont cassé tout encore, ils ont crié et ils ont ramassé beaucoup de nourriture. Quand je suis redescendue j'ai vu que j'allais mourir parce que les provisions ne pouvaient plus suffire, j'étais découragée, je n'avais même plus la force de pleurer, s'ils veulent me tuer ça ne me fait plus rien. Je suis restée allongée sur le sol avec mon corps qui me faisait mal et des plaies partout sur ma peau.

Alors quand j'ai entendu des hommes entrer dans la maison j'ai compris qu'enfin j'allais finir ma souffrance puisque je savais qu'ils vont me trouver et qu'ils doivent me tuer. Ils m'ont attrapée, je me suis levée mais je pouvais même pas les regarder, est-ce que tu es seule ici ? dépêche-toi, viens avec nous, ce n'est pas la peine de trembler, nous on ne va pas te tuer, on est des soldats FPR, j'ai dit : Je n'ai pas peur mais je veux rentrer au Zaïre parce que je suis zaïroise, ils ont dit : Ce n'est pas la peine de parler.

Quand on nous a rassemblés pour marcher, on était beaucoup de femmes, les enfants les hommes tous mélangés, il y avait beaucoup de gens qui pleuraient et des enfants qui criaient, j'ai vu un homme que je connaissais, il m'a parlé et il m'a donné beaucoup de conseils, il a dit qu'il avait vu le cadavre d'Etienne le premier jour près d'une barrière dans le secteur, quand j'ai entendu ça mes larmes sont revenues, après j'ai trouvé aussi Léonie qui habite derrière notre maison, elle m'a expliqué comment elle s'est sauvée et comment elle a vu beaucoup de gens qui sont morts, j'étais désespérée, je ne pouvais plus bouger, j'avais trop de tristesse, je dis à Léonie avec tous ces morts que je vois c'est mieux si elle va devant, je viendrai après et elle me demande pourquoi, je dis pour rien, je vais venir plus tard, je dois me reposer. Elle a continué à marcher avec les autres.

Je suis restée assise près de la route, je cherche comment je vais faire pour me tuer, je veux prendre mon foulard pour serrer mon cou et puis il y a un soldat du FPR qui est arrivé, il me demande pourquoi je suis assise sur la route alors que les gens sont en train de partir, je dis : Je suis trop fatiguée je veux mourir j'ai déjà assez souffert à cause des choses que je vois et à cause de mon enfant et à cause de mon mari. il dit : Tu veux mourir ? Est-ce que tu n'as pas un papa et une maman ? Qui va s'occuper d'eux ? J'ai commencé à

pleurer quand je pense à mon papa et à ma maman qui sont au Zaïre, il dit : Tu es arrivée jusqu'ici tu ne peux plus mourir, alors il a demandé à une femme qui passait à côté de nous de m'accompagner avec les autres.

Sur la route il y avait des cadavres partout et beaucoup d'hommes mouraient, quand les soldats attrapaient des ennemis, ils allaient derrière nous et on entendait des bruits de fusil, sur la route il y avait des cadavres plein partout, hommes comme femmes comme enfants, mais moi jamais je n'ai marché sur un cadavre, jamais même quand les soldats criaient : Avancez !

La nuit on dormait sur le bord de la route, un soir j'ai rêvé qu'un cadavre m'a dit que la maison qu'il avait laissée à Kigali était pour son fils et la voiture pour son frère, moi j'avais peur mais j'ai dit : Tu n'as même pas de bras ou de pieds ou de bouche et tu parles comme ça ? Il me dit : Tu te moques de moi ? Tu as eu de la chance tu n'es pas morte. Et alors j'ai vu comment il a commencé à se lever pour m'attraper, j'ai crié beaucoup et Léonie à côté de moi, elle m'a touchée et elle dit : Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai raconté le rêve et puis le matin on a continué la route et après plusieurs jours on s'est arrêté dans un camp. Les autres sont restés moi je suis partie au Zaïre dans un camion.

Chez ma maman et mon papa ils m'ont donné beaucoup de consolation, je dors dans le même lit que ma maman et elle m'attrape fort dans ses bras pour me faire dormir, je lui ai dit que je veux retourner pour enterrer mon bébé proprement, la nuit j'ai toujours peur, je rêve du cadavre de l'enfant qui avait gonflé comme un cochon sur la route et tous ses habits étaient déchirés mais quand même il m'a regardée, jusqu'à aujourd'hui je ne peux pas oublier ce cadavre, même à présent je ne peux pas rester toute seule dans une maison, si quelqu'un touche la porte, il faut que j'écoute rapidement et que j'arrête ce que je fais parce que j'ai peur de tout ce que j'ai vu."

CONSEIL DE GUERRE ITINÉRANT A NTONGWE

Tribunal militaire. Jugement du dénommé Edouard Mujiyambere, sous-lieutenant dans l'ancienne armée gouvernementale.

17 juin 1999 : première audience. Jugement reporté.

20 juillet 1999 : deuxième audience.

Le détenu essuie ses mains l'une contre l'autre. Il enlève méticuleusement la poussière qui recouvre son corps, ses habits. Il porte une chemisette et un short verts, bien repassés – l'uniforme des prisonniers militaires. Il a des sandales en plastique. Il est jeune. Il a une coupe de cheveux récente. Devant lui, sur une petite table, il a déposé ses papiers bien rangés dans un dossier qu'il ouvre et referme constamment. On peut voir son écriture appliquée, un peu comme un exercice de rédaction. Il se frotte les mains à intervalles

réguliers en les faisant claquer. C'est un bruit étrange dans cette salle de tribunal où tout est silencieux. Chacun s'installe pour l'audience. Le juge a demandé aux témoins de sortir. Les villageois sont là, assis sur des bancs. Ils attendent. Des militaires surveillent la porte d'entrée. La salle est bien aérée. Il y fait frais après la chaleur et la poussière du dehors. Un corbeau, perché dans l'un des grands arbres qui surplombent le bâtiment, lance un cri de détresse.

Le détenu est assis en face du juge. Il se retourne de temps en temps pour chercher un visage dans l'assistance. J'ai l'impression de le connaître, de l'avoir vu chez moi, dans une des rues de la capitale.

L'avocat de la défense commence. Il souligne que le détenu a été arrêté en 1995. Depuis, d'autres accusations de génocide sont venues s'ajouter à son dossier. Il a été dénoncé et accusé verbalement de complicité avec un major qui est, lui, emprisonné en Tanzanie. Mais puisque aucune preuve formelle n'a encore été fournie, il demande que le jugement se poursuive sans tenir compte des nouvelles charges. La première audience avait déjà été reportée pour des raisons similaires.

Dans sa réponse, l'avocat de la partie civile réclame néanmoins un délai supplémentaire afin de pouvoir rassembler les pièces nécessaires au nouveau chef d'accusation. Une période de huit semaines permettrait de demander à la Tanzanie l'extradition du major.

La défense rétorque que la procédure d'extradition est longue et incertaine : "Après quatre ans de détention, il faut maintenant siéger sur le dossier actuel."

A présent, c'est au détenu de parler. Il plaide non coupable. Il explique comment il a été arrêté. Il tient son dossier dans les mains pendant qu'il parle. Il explique, explique... Il dit que tout cela est une machination contre lui, que ce sont des faux témoignages pour lui prendre la maison de son père mort pendant la guerre. On veut aussi lui prendre son champ.

Oui, il a combattu contre le FPR à Byumba et à Kigali et quand les soldats ont finalement pris la capitale, il a fui comme tout le monde. Il s'est réfugié à Goma, au Zaïre. Mais lorsque le nouveau président a demandé à tous ceux qui n'avaient rien à se reprocher de rentrer, il est revenu et a réintégré l'armée. Il est également retourné dans sa commune pour récupérer la maison familiale. C'est à ce moment-là que l'affaire a commencé, affirme-t-il. Un an après avoir réintégré l'armée, il a été arrêté. Pourtant, il y a deux mois encore, son salaire lui était versé.

Les juges se regardent. Ils portent des uniformes vert foncé, coupés dans un tissu épais. Ils ont des galons aux épaules.

La cour se retire.

Tout le monde attend. L'avocat de la défense parle au détenu. De l'autre côté de la salle, l'avocat de la partie civile est tout seul. Des paysans viennent à lui pour réclamer des dommages et intérêts liés à l'affaire en cours. Il écrit dans un grand cahier ce qu'on lui chuchote à l'oreille. On parle à voix basse.

Le détenu reconnaît une jeune fille dans l'assistance. Ils se rapprochent l'un

de l'autre pour échanger quelques mots rapides. Elle se penche vers lui. Sa sœur ? Sa fiancée ? A sa façon de s'exprimer, on comprend qu'il lui donne des instructions. Ceux qui sont près d'eux les regardent avec de grands yeux.

La cour revient. Tout le monde se lève.

Audience remise au 24 août 1999 à 10 heures.

LE PASTEUR

Des parents désespérés et en fuite avaient confié leurs quatre enfants à un pasteur afin qu'il les garde chez lui pour les protéger. Mais très peu de temps après, des miliciens sont arrivés et ont fouillé toute la maison. Quand ils ont découvert les enfants, ils les ont tués.

Le pasteur est maintenant accusé d'avoir lui-même appelé les miliciens et d'avoir tué au moins un des enfants de ses propres mains. Une vieille femme prend sa défense : "Sa maison a été entièrement pillée, comment peut-il être complice ?"

Mais le pasteur plaide coupable. Il confirme qu'il avait bien les quatre enfants à sa charge. Quand les miliciens sont venus chez lui, ils l'ont obligé à tuer un des enfants de ses propres mains. Il dit qu'il a donné un seul coup de machette. Lorsqu'il a vu le sang gicler, il s'est enfui. Il a couru pendant longtemps dans la brousse. Puis il a réussi à rejoindre un camp de réfugiés.

A la fin de la guerre, il est venu de son plein gré se rendre à la justice.

Il demande pardon. Il a tué malgré lui : "J'ai réglé mes comptes avec Dieu. Je lui ai demandé pardon. C'est à vous les hommes maintenant de décider de ce que vous allez faire de moi."

Quand le procureur lui a demandé s'il savait ce que devait être sa peine, il a répondu : "Que je disparaisse."

PRISON DE RILISSA

Sept mille prisonniers.

Depuis la piste, on voit le lac qui lance des reflets argent dans la savane rousse et sèche. Des champs de sorgho marquent le territoire de la prison. Un détenu se tient au milieu d'un champ. Il est là pour chasser les oiseaux.

Près des bâtiments de l'administration, sur un terrain vague, des tiges de sorgho brûlent lentement. Une odeur âcre incommode les narines.

Dans la pénombre d'un petit bureau, un prisonnier est à genoux devant l'avocat qui est venu prendre sa déposition et constituer son dossier. Assis à une petite table, l'avocat écoute l'homme. Sur son visage, on peut lire de la

lassitude. Il a entendu les mêmes paroles mille fois. Le prisonnier plaide non coupable.

Accroché au mur, un tableau noir donne la liste des catégories de détenus : “Avoués, Condamnés, Condamnés à mort, Sans dossiers, Femmes, Malades”.

Dans cette prison dite modèle, une organisation étrangère propose un programme de réformes. Occuper les prisonniers en leur faisant faire de l'agriculture, de la pisciculture et de l'élevage. Des centaines de détenus dans leur uniforme rose bonbon cultivent des champs et des jardins potagers. Les pousses vertes dessinent des formes abstraites sur la terre noire. Des seaux d'eau pour l'irrigation. Des houes, des machettes. Les paysans redeviennent des paysans, retrouvant les gestes perdus, les respirations du sol. Un gardien ou deux, seulement. Tout est paisible, presque beau sous ce ciel d'un bleu intense. La régularité des sillons présage de bonnes récoltes.

A la tombée du jour, les hommes marchent à la queue leu leu pour rejoindre la prison. Le lac se prépare pour la nuit. Dans l'obscurité naissante, la traînée rose de leurs tenues serpente dans les hautes herbes.

On dit qu'il y a rarement des suicides dans les prisons, mais on parle des gardiens qui ont mis fin à leur vie. Un jour, l'un d'eux est rentré à la maison et en pleine nuit, il s'est levé sans rien dire à sa femme. Il a pris son fusil et s'est tué d'une balle dans la tête.

Ou cet ancien soldat FPR, gardien de prison, qui est devenu fou quand il a appris que la Gacaca allait commencer. Il est entré dans la prison, a tiré sur quatre détenus et puis a retourné l'arme contre lui.

La Gacaca, cela veut dire revenir à la justice traditionnelle. Comment jugeaient les anciens ? Comment punissaient-ils ? Les coutumes remontent à la surface devant l'urgence. Il faut chercher dans le passé des solutions pour le présent. Car avec la justice officielle, il faudrait plus de cent ans pour juger tous les prisonniers. Le but : ouvrir une partie de la justice à la population, rendre aux citoyens le privilège de juger. Redonner aux communautés leur esprit d'indépendance.

Mais qui sera juge et qui sera partie ? Les survivants sont une minorité. Comment pourront-ils témoigner de la cruauté qu'on leur a infligée et aussi de la souffrance de tous ceux qui sont morts ?

Les anciens connaissaient-ils le crime de génocide ?

Cette masse d'hommes, ces prisonniers par milliers dans un même espace, chaque centimètre de sol occupé, comme dans un marché surpeuplé, que faut-il en faire ? Comment les nourrir, les habiller, les soigner, les occuper ? Comment canaliser cette énergie prête à exploser ?

Blocs des Avoués, de Ceux qui n'ont pas encore avoué, des Condamnés, des Condamnés à mort ou à perpétuité.

Il n'y a pas assez de gardiens, pas assez de tout.

Pas assez de nourriture, de la pâte essentiellement. Pas assez d'eau. Les

prisonniers vont en chercher dans le lac.

Pas assez de médecins, de médicaments, de place. Installés à l'entrée d'une cellule commune, séparés des autres prisonniers par quelques centimètres seulement, les malades attendent une guérison hypothétique. Le sida est tapi dans la foule. La dysenterie. La tuberculose. Et quand ils meurent, ils sont enterrés, là-bas, derrière les murs de la prison.

Toute la société est représentée : anciennes autorités politiques, hommes d'affaires, fonctionnaires, cadres, enseignants, artistes, élèves, étudiants, paysans, médecins, femmes, prêtres, pasteurs, religieuses...

Les prisonniers se surveillent eux-mêmes : comment pourrait-il en être autrement ? Ils ont mis en place une hiérarchie, se sont donné des noms, "capitan", "capitan adjoint", des catégories, "Sécurité-discipline", "Sécurité-portail", "Sécurité-eau", "Sécurité-maçon", "Sécurité-cuisine", "Sécurité-coiffeur". Grades, autorité, les anciens schémas se remettent en place. L'agronome supervise les travaux des champs, l'infirmier les soins à donner, l'enseignant fournit les explications. Que se disent-ils depuis toutes ces années ? Et s'ils avaient déjà pris leur avenir en main ? Ils savent que leur nombre est une force, un poids plus grand que leur emprisonnement.

Les détenus prient le matin et le soir, chaque religion à tour de rôle, les catholiques, les protestants, les musulmans, et toutes les sectes. Parmi eux, il y a des pasteurs qui officient. Des détenus portent des chapelets autour du cou. Le pasteur s'est confessé. Il a avoué pour donner l'exemple aux chrétiens. Il a tué trois personnes sans les connaître. Le peuple rwandais a vu beaucoup de violence, dit-il. Mais ceux qui ont fui le pays ont cassé la mémoire car ils ne sont pas là pour aider les prisonniers à reconstituer les événements.

Mercredi et samedi, jours de visite.

Une file de prisonniers fait face à une file de visiteurs. Plusieurs mètres les séparent. Ils se jettent des mots.

BLOC DES CONDAMNÉS A MORT OU A PERPÉTUITÉ

Quatre-vingt-cinq hommes dans une salle avec une petite cour. Ils n'ont pas le droit de sortir. En nous voyant arriver, l'un d'entre eux prend tout de suite la parole : "Nous ne voyons qu'un bout du ciel et le portail de cette cour. Pas de livres. Pas de cahiers. Des Bibles, parfois. Un détenu ne peut pas témoigner en faveur d'un autre. Seuls les rescapés ont droit au témoignage. C'est une trahison entre la justice et les rescapés. Et ceux qui ont tué mais qui ont aussi sauvé ? La justice doit en tenir compte. Pourquoi n'y a-t-il pas de suite quand on fait appel ? Où sont les copies des jugements ? Pourquoi ne recevons-nous pas la visite d'associations humanitaires ? Certains ont avoué leurs crimes, alors pourquoi ont-ils quand même été condamnés à mort ? Il faut punir les

faux témoignages, les fausses accusations.

Les témoins à charge occupent nos maisons et prennent nos biens. Les juges font partie des rescapés. Comment peuvent-ils nous juger sans passion ?

Qui punira les crimes de guerre commis pendant la libération ? les meurtres perpétrés en signe de représailles ? Et toutes les personnes qui ont participé à des massacres avant le génocide de 1994, vont-elles aussi être punies ?

C'est à la classe politique qu'il faut s'en prendre. Elle vit en exil. Et quand un haut responsable est arrêté, au tribunal international d'Arusha, il n'y a pas de peine de mort. Ce sont les petites gens qui sont exécutés."

L'homme qui parle au nom des condamnés à mort a le visage de M. Tout-le-monde. Pas même un trait particulier qui pourrait lui donner l'air coupable. Ce qui frappe surtout, c'est son intelligence, son niveau d'instruction. Il sait que le temps presse, alors il veut convaincre.

"Notez tout ça, dit-il avec insistance. Dites-le à tout le monde. Et si vous pouvez, envoyez-nous des cahiers et des stylos pour écrire."

BLOC 15

Deux cent cinquante-trois femmes.

Un groupe de femmes. Elles sont assises en rond dans le bout de cour qui leur est réservé. De l'autre côté d'une démarcation invisible, des hommes chantent et dansent au son des tambours. Des coups de sifflets rythment la cadence. Un à un, des jeunes s'élancent et font des pirouettes.

Des enfants traversent les deux territoires librement.

Plusieurs femmes chantent aussi. Que disent les paroles ? "Ce sont des « chansons de Dieu », explique la "capitan".

Un autre groupe fait de la vannerie en silence. Juste à côté, une poignée de femmes prie à haute voix, les bras levés vers le ciel, la tête renversée, les yeux fermés.

Les enfants sont venus avec leur mère quand ils étaient trop jeunes pour en être séparés. Ils quitteront la prison vers trois ans. Ils sortent tous les matins accompagnés d'une détenue, ancienne maîtresse d'école. Une femme est arrivée enceinte. Son bébé a dix-huit mois.

Où dorment-elles la nuit ? Dans leur bâtiment, allongées les unes à côté des autres.

Elles sont divisées par classes d'âge : les mères, les jeunes filles, les femmes mûres, les vieilles. Une pièce est réservée aux malades.

Des femmes tombent-elles enceintes pendant leur détention ? "Oui, répond la capitan, mais c'était avant, quand il y avait de la corruption. C'est fini maintenant depuis que le nouveau directeur est là. L'ancien faisait travailler les prisonniers pour se construire des maisons avec l'argent du budget."

Les visites sont rares. Ce sont d'autres femmes qui viennent les voir : filles, tantes, cousines, mères. Les maris et les fils sont en exil, morts ou en prison. Elles reçoivent des fruits, de la nourriture, des habits. Les paniers qu'elles fabriquent sont des cadeaux qu'elles offriront aux visiteurs. Pour les vendre ?

Femmes meurtrières, femmes génocidaires, femmes contraintes à tuer, accusées d'avoir tué leurs époux, leurs enfants, des amis, des voisins, des inconnus. Femmes qui ont aidé des hommes à commettre des viols, qui ont chanté pour leur donner le courage de massacrer, qui ont trahi, qui ont pillé, qui ont décidé de se joindre à la cruauté. A coups de machettes, elles ont tué d'autres femmes, mutilé des enfants, achevé des hommes. Elles se sont mêlées aux miliciens et aux paysans armés encerclant les lieux où ceux qui tentaient de fuir avaient pris refuge. Elles sont entrées dans les hôpitaux, les églises, les écoles pour participer au carnage. Elles ont pris l'argent des morts, les bijoux des femmes tombées, leurs habits. La plupart des victimes des massacres étaient dépouillées, laissées entièrement nues.

Parfois même, la nuit, une mère de famille entraînait ses enfants dans les maisons des victimes pour les piller et fouiller les cadavres afin de leur prendre tout ce qu'ils pouvaient avoir de précieux. D'autres parcouraient les secteurs accompagnées de leurs fils assassins.

Femmes instruites, meneuses, responsables, accusatrices, organisatrices. Ces femmes ont tué leur propre destin de femmes. Combien d'entre elles sont aujourd'hui en fuite ? Où se cachent-elles ? Dans la ville ? Sur les collines ? Aux frontières du pays ?

On les aurait voulues innocentes.

Fermer les yeux sur la laideur du monde. Mais ouvrir les pupilles sur la vérité. "N'aie pas peur de savoir", dit une survivante.

Seule l'impunité enfante la mort.

FRODUARD, LE JEUNE PAYSAN DEVENU MEURTRIER

"Descendre les collines en courant et en chantant, il fallait faire vite, frapper sans savoir vraiment, faire tout en même temps ; couper, frapper avec une machette, un gourdin, une barre de fer, une pioche. Tu frappais, parfois tu ne prenais même pas le temps de regarder le sang gicler, à la hâte, le crâne fracassé, les cris qui n'atteignaient pas tes oreilles, mais seulement le bruit des coups de feu tout près et l'odeur forte de la mort qui enivrait les sens et qui prenait tout ce qui avait fait ta vie d'avant. L'un coupait un bras, tu frappais où tu pouvais et les autres te regardaient faire et tu devais prouver que tu pouvais tuer et c'était tellement facile, une vie ça tient pas bien, c'est pas solide, tu

frappes un coup et la main tombe, tu frappes encore et le crâne se fend. On nous donnait des gourdins et on disait où frapper ; c'était eux ou bien c'était nous et il n'y avait pas plus de peur que ça, c'était eux qui voulaient nous tuer, qui allaient un jour nous tuer s'il en restait encore. Il fallait travailler vite parce que le temps c'était ce qui allait assurer la victoire. Si on voulait le faire, il fallait le faire car on ne pouvait plus reculer. Si on perdait la guerre on allait tous mourir. Il y en avait qui demandaient pardon. Pardon de quoi ? Ils voulaient mourir par le feu et non par la machette mais pour ça il fallait de l'argent, parce que la pitié ça se paie. Est-ce qu'ils auraient eu pitié de nous, eux ? Ils nous auraient tous massacrés. On défonçait les portes et les militaires lançaient des grenades là où ils se cachaient et puis on entraînait pour finir le travail et ceux qui ne voulaient toujours pas mourir, on les enlevait des tas pour les tuer dehors et bien voir comment ils allaient crever, s'il fallait même les découper en petits morceaux, il y en avait qui pouvaient le faire. J'ai vu une vieille femme qui a tué l'enfant de sa voisine avec un bâton clouté et quand elle a dit : « Les autres enfants, ça ira », c'est un milicien qui l'a tuée elle-même avec tous les enfants de l'autre femme. Il ne fallait pas hésiter, il fallait obéir et faire son travail. Un jour nous sommes allés avec les soldats dans la cour d'un homme d'affaires. Il avait une Peugeot et une camionnette. Les soldats sont entrés dans sa maison et puis ils ont tiré pan, pan, pan ! et ils l'ont tué avec sa femme et ses trois enfants. Après, ils ont pris les voitures et ils ont démarré. Ensuite nous on a pu entrer pour prendre la télé, la radio et tout ce qu'on a pu trouver dans la maison. C'est comme ça qu'on pouvait aller chez quelqu'un quand on savait que c'était une personne qui était devenue riche en exploitant les Hutus et qui avait pillé le pays comme les gens de la royauté d'avant. Quand on arrivait dans un secteur, on se mettait ensemble pour les encercler comme à la chasse, on criait et tapait sur les fenêtres, les portes, on lançait des pierres sur les toits et il y en avait qui avaient tellement peur qu'ils sortaient tout seuls pour se sauver et on les attrapait facilement et puis il y avait ceux qui voulaient se cacher mais on connaissait toutes leurs petites cachettes, sous les lits, dans les toilettes, dans les plafonds, dehors, dans les broussailles, dans les fossés, les caniveaux, partout on savait où les dénicher, où les attraper. On ne les blessait pas seulement, on devait les tuer pour de bon. Nous étions en train de réaliser un programme. Nous voulions donc réussir l'opération. Nous avons fait le gros du travail et c'était aux soldats et aux militaires de le terminer. De son temps, le président avait dit qu'on se débarrasse des traîtres qui sont allés à l'extérieur du pays pour apprendre à manier le fusil. Et puis quand le président est mort, on nous a dit que les Tutsis l'avaient tué mais que s'ils voulaient venir ici, ils ne trouveraient plus aucun de leurs complices vivant. Ils ne trouveraient plus personne pour les aider à tuer les Hutus. Il fallait riposter, se défendre. Il fallait faire échouer le complot tutsi. Il fallait aussi se débarrasser des Hutus qui parlaient comme des Tutsis, les amoureux du FPR. Dans les meetings, les conseillers disaient : « Ou bien vous les tuez ou bien c'est vous qui serez

tués. » C'était facile parce que nous connaissions tous la liste des gens à tuer dans les zones qu'il fallait. Dans les collines tout le monde se connaît, tu ne pouvais pas cacher ton identité. Chaque nuit, quand on repérait des complices, des ennemis, la consigne passait aux barrages routiers et quand ils essayaient de passer pour se sauver avec leur famille, ils étaient découverts et tués tout de suite. Il fallait qu'ils soient tous tués parce que si l'un d'eux s'échappait, il pouvait aller rejoindre les rebelles de l'armée du FPR et revenir nous attaquer. Il fallait aussi tuer les enfants car beaucoup des chefs du FPR étaient des enfants eux-mêmes quand ils se sont sauvés du pays. Le nettoyage devait être absolument total. A la radio on entendait que la tombe n'était pas encore remplie, qu'il fallait aider à la remplir. Ils nous disaient : « Si tu n'es pas sûr que c'est un Tutsi, tu n'as qu'à regarder la taille de la personne, sa physionomie, tu n'as qu'à regarder son petit nez fin et le casser. Pour finir, prenez vos machettes, prenez vos lances, faites-vous épauler par les soldats. Les agents du FPR, exterminatez-les parce qu'ils sont maudits... » Dans ma tête, je me souviens encore de tout ce que le présentateur disait : « Combattez ! Ecrasez-les ! Debout ! Avec vos lances, vos bâtons, vos fusils, vos épées, des pierres, tout, transpercez-les, ces cafards, ces ennemis de la démocratie, montrez que vous savez vous défendre, encouragez vos soldats. Si tu es un fermier et que tu entends des tirs, cesse ton travail et va te battre. Tu dois cultiver et combattre en même temps ! »

Oui, sans aucun doute, les ennemis devaient disparaître du pays. Ils croyaient qu'ils allaient ressusciter et revenir occuper le Rwanda mais grâce aux armes nous pouvions les tuer. Il fallait fouiller chaque secteur, chaque colline, chaque quartier et c'est ce que nous avons fait."

JOSÉPHINE

Joséphine n'a pas voulu me dire si elle était hutue ou tutsie. J'ai eu honte de le lui avoir demandé.

Elle a une grande fille, Philomène, et Gratien, un garçon de dix ans. Elle s'occupe aussi de plusieurs nièces orphelines. Elle hoche la tête, l'air préoccupée : "J'ai des problèmes avec ma fille. Je me dispute toujours avec elle parce qu'elle est trop intransigente. Elle refuse de demander pardon. Quand elle se querelle avec son petit frère, c'est toujours lui qui fait le premier pas. Même si elle a tort, elle ne veut pas faire d'excuses. Lui, il se réconcilie très vite. Tout le monde sait que Philomène a le cœur dur. Je lui répète que c'est important de savoir demander pardon. Si elle ne peut pas le faire, qui le fera à sa place ? J'insiste beaucoup là-dessus. J'y tiens tout particulièrement. Je ne sais pas combien de fois je l'ai punie à cause de cela.

Quand on était dans la maison pendant les événements, nous passions la journée à prier. Les enfants avaient peur mais ils ne disaient rien. Ils ne se

plaignaient pas.

On ne savait pas vraiment ce qui se passait à l'extérieur. On entendait seulement des coups de fusil et des cris. A deux reprises, les militaires sont venus chez nous. La première fois, c'était pour nous demander combien nous étions dans la maison. Quand je leur ai répondu, ils sont repartis. La deuxième fois, ils nous ont tous fait sortir et puis ils sont allés fouiller à l'intérieur. Mais l'un d'eux a dit qu'ils avaient trop de choses à faire et ils sont vite partis. Nous sommes restés enfermés pendant plusieurs jours. Quand il y a eu du bruit dans la cour et que par la fenêtre, nous avons vu des hommes armés, j'ai dit à mes enfants : « Je crois qu'aujourd'hui, nous allons mourir. Quoi qu'il arrive priez et gardez courage. » Les enfants ont répondu : « Oui, maman », et nous sommes sortis.

C'était des soldats du FPR. Ils nous ont emmenés avec plusieurs autres familles vers Byumba. On a marché jusque là-bas en colonnes. Il y avait du monde, des femmes et des enfants surtout."

Et ton mari ? "Il n'était pas là. Quelques jours avant le début du génocide, il était parti en voyage pour faire du commerce. Ma sœur non plus n'était pas là."

Où est-il maintenant ?

"Il n'est jamais revenu. J'ai retrouvé ma sœur à la fin de la guerre.

Notre quartier n'a pas été très touché parce que le FPR a pris le contrôle de la zone dès le début. Je n'ai jamais été témoin de tueries horribles. Dans la rue, j'ai vu les conséquences de ces massacres, mais je n'ai pas assisté à tout cela.

Dans le camp, les enfants ne faisaient rien. Je ne laissais pas ma fille aller chercher du bois parce que c'était trop dangereux de s'éloigner. Elle pouvait se faire kidnapper ou violer dans la brousse. Les enfants jouaient comme ils le pouvaient. On vivait sans nouvelles de nos parents et amis.

Quand nous sommes finalement rentrés en juillet, nous avons retrouvé notre maison. Elle était très endommagée. Le quartier désert. Partout des ruines, des débris, des objets cassés, éparpillés, de la saleté, de la terre, des pierres. L'odeur de la mort était terrible, insupportable. Nous étions revenus dans un lieu perdu.

Nous avons vécu dans une seule pièce pendant plusieurs mois. Petit à petit, nous avons reconstruit. Le gouvernement m'a donné quelques tôles. Aujourd'hui encore, dès que j'ai un peu d'argent, je le mets dans la reconstruction.

Si j'avais quelque chose à dire aux enfants à propos de la guerre, je leur ferais comprendre qu'elle vient de la haine et d'une trop grande ambition. C'est bien d'être ambitieux, mais il faut être réaliste. Il ne faut pas trop vouloir. Il faut se contenter de ce que l'on peut avoir honnêtement. Surtout, il ne faut pas croire les politiciens. Ils ne disent pas la vérité. Ils ne pensent qu'à leurs intérêts. Ils ont fait croire à un grand nombre de gens que le génocide était dans leur intérêt. Ils ont dit aux paysans qu'ils pouvaient prendre

beaucoup de choses, qu'ils allaient devenir riches. Dans un petit pays, la terre est rare et les parcelles sont de plus en plus réduites. Ils leur ont dit qu'ils pourraient prendre les terres, le bétail. Ils les ont encouragés à faire le mal alors qu'eux, ils s'occupaient de leurs propres intérêts. Aujourd'hui, ils sont presque tous partis avec leur argent. Ils vivent quelque part, tranquillement, tandis que les pauvres gens souffrent tous les jours. Ils sont enfermés dans des prisons surpeuplées ou pire dans des cachots communaux installés dans d'anciens locaux administratifs ou scolaires. Là, ils ne sont pas nourris. Ce sont les familles qui doivent le faire. Les femmes ne peuvent plus travailler. Elles doivent passer leur temps à chercher de la nourriture. Elles n'ont personne pour les aider à cultiver les champs. Les enfants ne vont plus à l'école. Les jugements sont longs et les paysans ne comprennent pas très bien la procédure, les conséquences des verdicts.

Heureusement, dans certaines villes comme Butare, la population ne s'est pas facilement laissé convaincre. C'est à travers l'autorité et la hiérarchie qu'ils ont pu aller jusqu'à la base, jusqu'aux simples paysans. Ils leur ont donné de l'argent, des armes, de l'alcool et la radio les encourageait à tuer par des slogans et des paroles de haine.

Non, ce n'était pas une guerre ethnique, parce qu'au plus haut niveau, ils s'entendaient pour piller le pays, pour s'occuper de leurs propres intérêts. Les politiciens ne disent jamais la vérité. Ils attisent les haines. Quand le pays est pauvre et que la jeunesse est désœuvrée, ils peuvent facilement manipuler les gens en faisant des autres la cause de leurs malheurs.

Aujourd'hui, ce qui m'importe, c'est de ne plus avoir peur pour mes enfants, pour ma famille. Vivre en paix car le Rwanda est mon pays, ma patrie.

Le plus dur, c'est quand on pense à tous ceux qui sont morts et que l'on ne reverra plus jamais. C'est dur même si on n'a perdu personne car c'est un deuil collectif qui restera sans doute en nous jusqu'à la fin de notre vie.

Mais peut-être que nos enfants, eux, pourront vivre en liberté, sans peur. Eux, ils pourront peut-être revivre."

LES SEPT MERVEILLES

"Nous étions sept amis sur le campus. On nous avait surnommés « les Sept Merveilles » parce que c'était merveilleux de nous voir ensemble. Nous faisions tout pareil. Nous prenions nos cours dans les mêmes amphis, pratiquions les mêmes sports, étions dans les mêmes équipes de football ou de volley. Bien sûr, nous étions souvent plus de sept puisqu'il y avait aussi nos amies. Le campus était à nous. Il y avait bien quelques problèmes, mais ce qui nous intéressait, c'était de vivre notre vie comme tous les jeunes.

C'est vers 1990 que j'ai vraiment réalisé la division qu'il y avait entre les

Hutus, les Tutsis et les Twas. Avant, je n'y avais pas réellement fait attention. Ma mère est tutsie et mon père hutu. Mes parents parlaient de temps en temps de ce qui s'était passé en 1959, quand le roi était mort et qu'il y avait eu des massacres, mais ils ne nous avaient jamais expliqué sérieusement la division ethnique. Aujourd'hui, je pense que c'était un sujet tabou pour eux. Nous choissions les amis que nous voulions et personne n'y trouvait à redire. Je n'avais jamais demandé à mes camarades de quelle ethnie ils étaient. Nous parlions la même langue, portions les mêmes noms, avions les mêmes préoccupations, à quoi cela aurait-il servi ?

Pourtant, au fond de nous-mêmes, nous savions que nos parents étaient divisés par la haine ethnique et la propagande du Hutu Power. Sur le campus on savait tous qui étaient les professeurs partisans et ceux qui étaient contre. Les « dix commandements des Bahutus » étaient connus de tous mais pour nous, cela ne regardait que quelques têtes brûlées. Nous, on essayait de dépasser tout cela, de ne pas s'occuper de ces saletés.

Quand l'avion du président a été abattu à Kigali, le 6 avril, les tueries n'ont pas commencé tout de suite chez nous. Au fur et à mesure que le temps passait, on apprenait que des soldats et des miliciens entraient dans les lieux publics et prenaient pour cible les gens qui étaient connus pour leurs idées progressistes. Des professeurs disparaissaient de leur domicile et on entendait quelques jours plus tard qu'ils avaient été vus à l'arrière de camionnettes pleines de militaires. Nous avons commencé à avoir très peur, surtout que les nouvelles de Kigali étaient très mauvaises et que le préfet de la ville qui avait essayé de rétablir l'ordre avait été brusquement remplacé. Je me suis caché chez Jean-Jacques. Je n'avais pas de nouvelles de mes parents. Je suis resté dans sa chambre pendant tous les événements. Il me nourrissait, sortait discrètement pour aller me chercher à manger. De la fenêtre, je pouvais parfois voir ce qui se passait dehors. J'ai vu un groupe de miliciens entrer dans une maison en tirant. Il y avait un enseignant qui vivait là avec sa famille. Ils les ont fait sortir et ils les ont tués dans le jardin. J'ai eu de la chance, on ne m'a jamais trouvé.

Mes parents veulent que je retourne maintenant à mes études mais moi, je n'en ai pas envie. Je préfère travailler et économiser pour aller étudier dans un autre pays. L'université est pleine d'anciens soldats qui ont combattu pour la libération et qui ont une vraie mentalité de militaires. Ils nous regardent de haut. Suis-je un Hutu ? Suis-je un Tutsi ? Tout le monde me demande où j'étais pendant le génocide et comment j'ai fait pour être sain et sauf. Pourtant, on sait tous comment les choses se sont passées. De notre groupe, nous ne sommes plus que quatre. Damien et Valens sont morts. Jean de Dieu s'est enfui hors du pays. On sait ce qu'il a fait. Des gens l'ont vu sur les collines avec des miliciens. D'autres disent qu'il gardait une barrière.

Gallican et Patrice ne font rien. Gallican a perdu une jambe. Il y a longtemps que je ne les ai pas vus. Jean-Jacques est celui que je fréquente le plus, même si je ne le vois pas souvent parce qu'il est très occupé. Lui aussi

voudrait partir mais comme il a perdu son père et son frère aîné, il doit aider sa mère à s'occuper de ses petits frères et sœurs. Il dit qu'il attend qu'ils grandissent pour s'en aller.

Pour moi, l'avenir est fait d'un jour après l'autre. Comment envisager le futur ici ? Quel futur ? Demain me paraît très lointain. Planifier quoi ? Tout peut arriver en si peu de temps. Du jour au lendemain, il faut tout recommencer. Quand la guerre s'est terminée, nous avons cru que tout pourrait enfin revenir à la normale, que nous pourrions repartir sur de meilleures bases. Ne pas refaire les mêmes erreurs. Mais après plusieurs années, tout semble se remettre en place : la corruption, l'impunité, l'incertitude. Les promesses données ne sont pas tenues. Elles disparaissent les unes après les autres. La réconciliation ? Il nous faut la justice ! Savoir que ceux qui doivent être punis le seront. Mais les choses traînent. On dirait que rien n'avance, que, petit à petit, tout tombe dans l'oubli. Plus personne ne veut porter cette mémoire trop lourde. Les rescapés sont là pour rappeler le passé et on voudrait qu'ils ne soient plus sur le devant de la scène afin que le pays puisse se reconstruire plus vite, que l'argent revienne. Les survivants gênent, les prisonniers gênent. On veut figer les souvenirs par des monuments en pierre.

Il n'y a pas assez de travail. L'argent manque dans le pays. L'entraide est devenue difficile. Personne n'a confiance en personne. Chacun se retranche en soi. Comment construire quelque chose ensemble, s'asseoir à la même table ?

Je voudrais aller au Canada. J'ai un cousin qui habite là-bas. Ou peut-être en Grande-Bretagne. Est-ce que c'est difficile de constituer un dossier d'inscription dans une université ?”

HUTU POWER : LES DIX COMMANDEMENTS DES BAHUTUS

1. Chaque Muhutu doit savoir qu'une femme mututsie, où qu'elle soit, travaille dans l'intérêt de son groupe ethnique tutsi. En conséquence, nous considérons comme traître tout Muhutu qui :

- épouse une femme tutsie,
- se prend d'amitié pour une femme tutsie,
- emploie une femme tutsie comme secrétaire ou concubine.

2. Chaque Muhutu doit savoir que nos filles hutues sont meilleures et plus consciencieuses dans leur rôle de femme, d'épouse et de mère. Ne sont-elles pas belles, de bonnes secrétaires et plus honnêtes ?

3. Femmes bahutues, soyez vigilantes et essayez de ramener vos maris, frères et fils à la raison.

4. Chaque Muhutu doit savoir que chaque Mututsi est malhonnête en affaires. Son seul objectif est la suprématie de son groupe ethnique. En conséquence, est traître tout Muhutu qui fait les choses suivantes :

- faire des affaires avec un Mututsi,
- investir son argent ou l'argent du gouvernement dans une entreprise tutsie,
- prêter ou emprunter de l'argent à des Batutsis,
- rendre service à un Mututsi au niveau des affaires (obtention de licence d'importation, crédits bancaires, construction de sites, de marchés publics...).

5. Toutes les positions stratégiques, qu'elles soient politiques, administratives, économiques, militaires ou de sécurité, doivent être confiées à des Bahutus.

6. Le secteur de l'éducation (élèves, étudiants, enseignants) doit être composé en majorité de Hutus.

7. Les Forces armées rwandaises doivent être exclusivement hutues. L'expérience de la guerre d'octobre [1990] nous a donné une leçon. Aucun membre de l'armée ne doit épouser une Tutsie.

8. Les Bahutus doivent cesser d'avoir pitié des Batutsis.

9. Les Bahutus, où qu'ils soient, doivent faire preuve d'unité et de solidarité et doivent se sentir concernés par le sort de leurs frères hutus.

– Les Bahutus à l'intérieur et à l'extérieur du Rwanda doivent constamment être à la recherche d'amis et d'alliés en faveur de la cause hutue, en commençant par leurs frères bantous.

– Ils doivent constamment lutter contre la propagande tutsie.

– Les Bahutus doivent être fermes et vigilants envers leurs ennemis communs, les Tutsis.

10. La révolution sociale de 1959, le référendum de 1961 et l'idéologie hutue doivent être appris à tous les Bahutus à tous les niveaux. Chacun doit largement propager cette idéologie. Tout Muhutu qui persécute son frère hutu pour avoir lu, fait passer ou enseigné cette idéologie est un traître.

(Publié dans le journal des extrémistes pro-Hutus, *Kangura*, le 10 décembre 1990.)

CAMP KIBEHO, SUD-OUEST DU RWANDA

22 avril 1995.

Les déplacés hutus, se sachant encerclés par les forces gouvernementales, avaient commencé à s'entre-tuer à la machette quand les premiers tirs furent entendus à l'intérieur du camp de Kibeho. Il s'agissait probablement d'affrontements entre ceux qui voulaient partir et ceux qui refusaient de quitter les lieux. Il paraît aussi qu'une pluie diluvienne provoqua un mouvement de foule soudain qui poussa les soldats à tirer. Il est indéniable que les coups de feu dans la foule provoquèrent une panique telle qu'une mêlée s'ensuivit au cours de laquelle de nombreuses personnes furent piétinées, essentiellement des femmes et des enfants. Des grenades furent lancées et l'armée tira au mortier. Les soldats tirèrent aussi sur ceux qui tentaient de s'enfuir.

Quand l'attaque prit fin, les observateurs qui arrivèrent plus tard dénombrèrent entre cinq mille et huit mille morts et des centaines de blessés.

Kibeho, avec sa population de plus de quatre-vingt mille réfugiés, était l'un des plus grands camps installés dans la région. Des centaines de milliers de Hutus avaient fui leurs villages après le génocide par peur des représailles.

Le nouveau gouvernement au pouvoir depuis la libération voulait montrer sa détermination à se débarrasser des immenses camps de réfugiés où d'anciens miliciens génocidaires se mêlaient à la population civile pour recréer la hiérarchie et les chaînes de commande qui avaient permis l'organisation du génocide de près d'un million de Tutsis et de Hutus modérés. Protégés et nourris par les organisations humanitaires, ils préparaient leur réarmement.

Après le carnage de Kibeho, dans la région, quelque deux cent cinquante mille Hutus furent forcés de rentrer chez eux.

L'Histoire faisait marche arrière. Les bourreaux devenaient victimes, les victimes bourreaux.

Comme si la violence ne cessait d'engendrer la violence.

SŒUR AGATHE

“Car du dedans de l'homme viennent les mauvaises pensées...” Marc, VII, 21.

“Le Mal a toujours existé dans l'état-major du cœur. C'est le feu de la déchéance qui brûle sourdement comme des braises éternelles. C'est la déchéance de l'être humain qui mange les siens, qui mange sa propre chair.

Ecoutez ce conte qui parle d'un monstre qui avait toujours faim :

Tous les jours, des villageois apportaient à manger, des énormes quantités de nourriture, à un monstre qui avalait tout sans jamais être satisfait. En désespoir de cause, ils rassemblèrent toutes les ressources du monde et les lui

donnèrent. Il les mangea.

Il mangea la terre, le soleil, la lune, les étoiles, mais il avait toujours faim.

Alors, comme il ne restait plus rien, ni dans le ciel ni sur terre, il regarda sa main. Il la trouva énorme, potelée et appétissante. Il mangea l'un de ses doigts, puis deux, puis trois et ainsi de suite. Il croqua sa main droite. Il croqua sa main gauche, ses bras, ses deux épaules. Mais il avait toujours faim. Finalement il se mangea lui-même, tout entier.

Le principe du Mal existait avant que ne surgissent les premières étincelles du soleil, que ne s'accouplent le ciel et la terre et que les eaux fassent naître l'immense utérus de la mer-océan.

Le Mal existait bien avant le souffle de vie, bien avant la présence des dieux sur terre.

Le Bien était là aussi, son frère inséparable, son alter ego vulnérable, menacé par le temps et l'indifférence.

Pour que nous désarmions nos pulsions de mort, il faut que nous reconnaissons en nous les peurs qui nous animent. Désarmer les blessures du passé, nos propres blessures et celles que les autres nous ont infligées, celles que nous avons héritées de nos parents et que nous risquons de transmettre à nos enfants. Celles qui sont enfouies dans le fond de nos cœurs.

Déposer les armes. Laisser les plaies guérir et se cicatriser.

Le sang a un goût sucré. Comme des abeilles qui bourdonnent autour de la ruche débordante de miel, celui qui prend le Mal en toute impunité en fera un festin de roi.

La haine dort en chacun de nous. Ce qui nous tourmente le plus, c'est cette inconnue dans notre esprit qui peut se réveiller pour nous faire basculer dans un monde parallèle. Qui sait ce que je ferais demain si la peur d'être punie était levée ? Si devant moi s'ouvrait un vaste territoire inexploré où mes humiliations d'hier, mes frustrations pouvaient être toutes vengées ? Un monde où les lois d'une morale passée disparaîtraient soudain.

Effacer toute humanité. Ne plus voir les visages. Surtout ne pas croiser les regards. Un animal, un tas de chairs. Un crâne qui craque comme une branche sèche.

Boire jusqu'à l'ivresse l'alcool qui délivrera de toutes les hésitations et annulera les souvenirs de la vie quotidienne. Ignorer les doutes afin que l'acte ne soit plus qu'un geste d'une incroyable puissance. Etre seigneur devant l'esclave à genoux. Dieu fait homme.

Mais le Bien n'a pas disparu, n'a pas été enterré dans les fosses communes. Nous continuerons à élever des autels au nom de nos saints et de nos héros. Nous nous émerveillerons encore devant les actes de bonté et de courage. Dans la nuit effrayante, des hommes, des femmes se sont hissés plus haut que le destin qu'ils auraient dû avoir.

Lorsque le temps aura déposé du baume sur nos peines et que les

générations pourront enfin relever la tête, l'histoire de tous ceux qui ont su garder leur humanité sera dite et redite, racontée en susurrant les mots, chantée à pleine voix, dansée, célébrée.

Regardez la vie reprendre. Ecoutez les voix des morts qui s'apaisent et s'endorment dans le vent. Ils nous chuchotent que la saison de tous les tourments doit cesser et qu'ils sont prêts à se retirer pour laisser la place aux vivants.

L'obscurité a caché le soleil et l'ombre a noyé la terre.

Nous sortirons de cette longue et terrifiante éclipse.”

* Human Rights Watch, Fédération internationale des ligues des Droits de l'homme, *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, éditions Karthala, Paris, 1999, p. 892.

LE DEUXIÈME RETOUR

Je ne suis pas guérie du Rwanda. On n'exorcise pas le Rwanda. Le danger est toujours là, tapi dans les mémoires, tapi dans la brousse aux frontières du pays. La violence est encore là, de tous les côtés.

La mort et la cruauté.

La mort est naturelle. Elle est l'autre face de la vie. Il ne faut pas en avoir peur. Et pour s'approcher du Rwanda, il faut la mettre de côté. De toute façon, la mort n'est pas plus forte que la vie. La vie finit par reprendre le dessus.

La violence des hommes a fait la mort cruelle, hideuse. Monstre à tout jamais dans la mémoire du temps.

Comprendre. Disséquer les mécanismes de la haine. Les paroles qui divisent. Les actes qui scellent les trahisons. Les gestes qui enclenchent la terreur.

Comprendre. Notre humanité en danger.

Ce livre s'intègre dans le projet collectif "Rwanda : écrire par devoir de mémoire" initié par le festival Fest'Africa (association Arts et Médias d'Afrique) et soutenu par la Fondation de France qui, dans le cadre de son programme "Initiative d'artiste", a invité en 1998 une dizaine d'écrivains africains pour une résidence d'écriture au Rwanda portant sur la mémoire du génocide.

Ma gratitude va aux auteurs des différents ouvrages sur le Rwanda et au travail immense qu'ils ont fait pour tenter de comprendre et d'expliquer le génocide. Je remercie également tous ceux que j'ai approchés au cours de ce voyage et qui ont bien voulu me faire entendre leurs voix.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.